



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
V B et X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 PARIS
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

VŒUX

Chacun... connaît dans ce journal l'ami BERSET... qui sévit habituellement en dernière page... où sa prose célinienne ne passe pas inaperçue... non plus sa poésie éparse çà et là, si j'en crois le courrier que je reçois. Il est des lecteurs attentifs et avertis...

L'année qui s'achève ne l'aura pas épargné : ses rendez-vous avec la Faculté se sont multipliés plus que de raison. Privé de vacances, alors qu'agé de trois-quarts de siècle il poursuit une inhabituelle activité professionnelle (quo usque ?), son unique et inattendu compagnon se trouva être Asclépius, le dieu grec des

toubis !.. On lira par ailleurs, vif et piquant, un récit tiré de son séjour forcé au Royaume du scanner et de l'hémostatique...

J'ai donc pensé que « la une » de ce numéro de Noël lui revenait, ès-qualités si j'ose dire, pour présenter à tous nos malades, nombreux, et aux autres pour ne point l'être, nos Vœux sincères et affectueux de BONNE ANNÉE. Les « mille brins de bonheur » du poète, je vous les offre avec lui, en mon nom et en celui du Bureau de l'Amicale.

J. Terraubella.

Reproduit avec l'autorisation des ayants-droit, que nous remercions vivement. P. D.

NOËL DE CAPTIVITÉ

Extrait de l'Album souvenir de la libération édité par l'Est Républicain en 1945.

Il y a quatre ans...

Depuis août, nous étions au stalag. La semaine avait déjà cessé d'être pour nous la mesure du temps ; c'est par mois que nous comptions. Nous ne pensions pas que le moment viendrait où il faudrait chiffrer par années le morne exil.

De toutes nos forces, envers et contre tout, nous avions espéré : « Pour Noël nous serons chez nous ! » Car c'est toujours Noël qui fixe dans nos espoirs le terme d'une épreuve dont on ne voit pas le bout.

Pourtant, l'été avait fui ; en un tourbillon, le vent de la Baltique avait arraché les feuilles jaunes des quelques arbres piqués dans notre horizon de sable. Brutalement, l'hiver nous est tombé sur les épaules, engourdissant sous la neige, pour de longs mois, les baraquements étirés, dans le quadrilatère des barbelés.

24 décembre. — Aux mêmes heures, les mêmes formalités ont ponctué la monotonie quotidienne d'une journée sans joie : le réveil dans le matin glacé, les corvées de chaque jour, la soupe aussi vite oubliée qu'avalée. Ce soir, il ne vient pourtant à l'idée de personne de sombrer dans le sommeil, suprême refuge des ventres creux et des têtes trop lourdes de cafard.

Noël a secoué la baraque d'un immense besoin d'évasion dans le souvenir, d'un désir inouï de recréer, si peu que ce soit, dans le plus humble des cadres, quelque chose des merveilleuses veillées d'antan.

D'étranges popotes s'organisent autour des poêles pris d'assaut. Les tables disparaissent sous l'alignement des boîtes de conserves éventrées, des gâteaux pétris de biscuits écrasés, de chocolat et de confiture, des pains d'épices, de tout le précieux contenu des derniers et des plus beaux colis. Maintenant, le mouvement est donné ; on s'affaire, on se bouscule un peu. Ces préparatifs ont créé une sorte d'émulation ; on se montre les tables les plus chargées, mais on dévore déjà des yeux. Il en est même qui ne peuvent attendre l'heure rituelle et qui, dès 8 heures du soir, entament d'une fourchette sacrilège, sardines et bûche de Noël. Le ton a monté peu à peu, comme si les bidons contenaient quelque bon vin de France...

PROCHAIN RENDEZ-VOUS :

Le dimanche 9 janvier 1994,

Déjeuner des Rois, à 12 heures,

« Royal-Trinité », Paris.

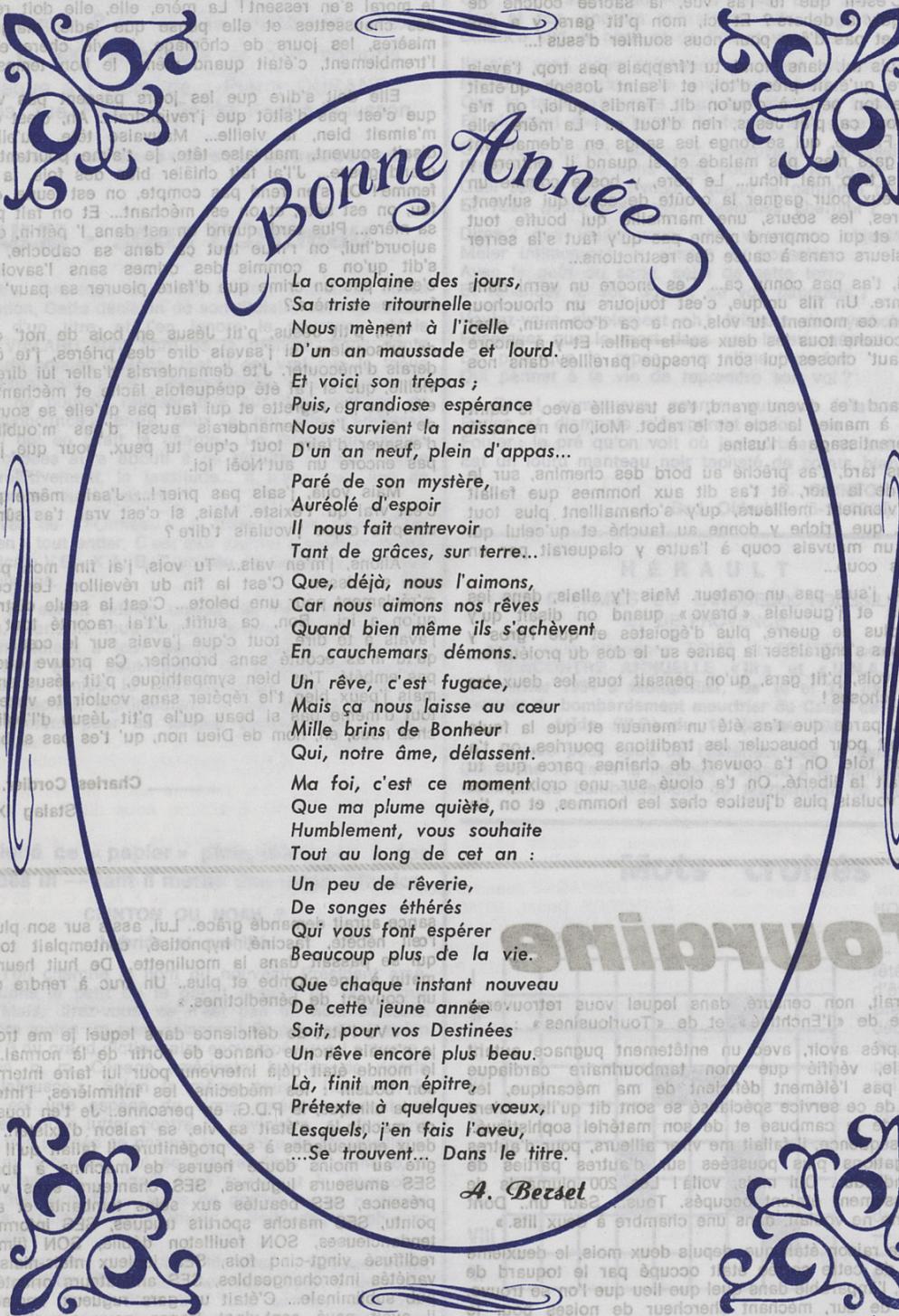
Ce soir, autorisation de veiller jusqu'à minuit ; permission de circuler librement d'un bloc à l'autre. On profite de l'aubaine, d'une baraque à une autre, on retrouve des camarades, on se groupe entre « pays ». Dans tout le « lager » chacun s'accroche de toute sa volonté de donner à cette veillée un air de fête. Mais comment arracher de nos cœurs l'image dont ils sont, ce soir, pleins à éclater : la femme, les parents qui, là-bas, s'efforcent de sourire quand même à la joie des petits. De ces petits qui auront en vain demandé au Père Noël de leur rendre leur papa, mais qui battront des mains au petit jour, devant la cheminée. Cette joie nous ne la guetterons pas sur leurs visages chéris. Il faudra de longs mois pour en cueillir le reflet dans la lettre attendue.

Comment oublier, se distraire, chasser les images trop cruelles et trop douces ? Soufflons-nous de bavardages insipides, chantons même si nous n'en avons guère le courage ; retardons jusqu'à l'abrutissement de la fatigue le moment où l'on se retrouvera sur sa paillasse, seul avec sa misère.

Vers 11 heures, pourtant, les baraquements se vident. Des ombres pressées glissent entre les murailles de neige amoncelée. Au milieu de l'allée centrale, un immense sapin brille dans la nuit de ses mille étoiles électriques.

Baraque 4, les capotes kaki s'entassent. Sur une petite estrade, une table de bois blanc tient lieu d'autel ; quelques feuillages, trois couvertures, bleue, blanche, rouge, constituent les seuls ornements de la chapelle improvisée. Un prêtre, dont le surplis couvre mal l'uni-forme kaki, célèbre la messe de minuit. Messe basse, sans éclat, coupée de quelques naïfs cantiques de notre enfance. Puis un dominicain prend la parole. Il ne

Suite page suivante.



La complainte des jours,
Sa triste ritournelle
Nous mènent à l'icelle
D'un an maussade et lourd.
Et voici son trépas ;
Puis, grandiose espérance
Nous survient la naissance
D'un an neuf, plein d'appas...

Paré de son mystère,
Aurolé d'espoir
Il nous fait entrevoir
Tant de grâces, sur terre...
Que, déjà, nous l'aimons,
Car nous aimons nos rêves
Quand bien même ils s'achèvent
En cauchemars, démons.

Un rêve, c'est fugace,
Mais ça nous laisse au cœur
Mille brins de Bonheur
Qui, notre âme, délassent.
Ma foi, c'est ce moment
Que ma plume quêtè,
Humblement, vous souhaite
Tout au long de cet an :

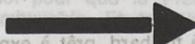
Un peu de rêverie,
De songes éthérés
Qui vous font espérer
Beaucoup plus, de la vie.

Que chaque instant nouveau
De cette jeune année
Soit, pour vos Destinées
Un rêve encore plus beau.

Là, finit mon épître,
Prétexte à quelques vœux,
Lesquels, j'en fais l'aveu,
...Se trouvent... Dans le titre.

A. Bezuel

Retenez bien
cette date



Jeudi
24
Mars
1994

Assemblée Générale de l'Amicale VB-X ABC

A LA CHESNAIE DU ROY

Venez nombreux retrouver vos camarades d'hier et vos amis d'aujourd'hui. Vous ferez de ce jour de rencontre un grand moment d'amitié et de fraternité.

NOËL DE CAPTIVITÉ (suite)

s'agit pas d'un sermon. Il parle, en termes très simples, de la nuit miraculeuse, de la France, de nos foyers, d'espoir, de courage, de patience...

Sur les visages amaigris, dans les barbes en collier, coulent des larmes que nul ne songe à retenir ou à essuyer.

Minutes poignantes qui resteront gravées dans le souvenir de tous ceux, croyants ou non, qui se pressent en cette chapelle, de bois et de carton, aussi pauvre,

aussi humble que l'était l'étable de Bethléem.

Par trente degrés sous zéro, c'est le retour dans les baraques. Autour du « réveillon », et jusqu'aux pâles lueurs de l'aube, des voix s'élevaient, des chœurs se forment.

Ils sont plus d'un million qui vivent aujourd'hui, pour la cinquième fois, les mêmes heures de douloureuse désespérance.

En ce Noël de la Libération, dans la douceur du foyer retrouvé, c'est à eux que je pense. A mes chers compagnons de misère, à leur simple courage; à cette

nuit, lointaine déjà, de 1940; au grand sapin que nous avions dressé au camp, dans la neige; à l'émouvante petite chapelle; à tout ce que vous aviez imaginé pour, malgré tout, célébrer Noël; à nos peines et à nos espoirs communs qui ont cimenté notre fraternité.

Et parmi tant d'autres souvenirs à jamais gravés dans ma mémoire, le dernier, le plus émouvant: celui de nos adieux, ce vœu que j'ai emporté de vous et que ce soir je livre à cette nuit du Rachat, de la Rédemption: « A bientôt la France... »

Paul PELOT.

Prière devant la Crèche

par Charles CORDIER.

Charles Cordier était, avant guerre, rédacteur au bureau parisien de « L'Est Républicain » après avoir occupé les mêmes fonctions à Vesoul et à Metz où, surtout, il s'est acquis des amitiés solides.

Depuis juin 1940, notre ami est prisonnier.

Nos lecteurs, plus spécialement les anciens K. G., partageront certainement l'émotion qui nous étreignit lorsque nous lûmes pour la première fois, le manuscrit de ses œuvres de captivité. Celles-ci sont considérables: poèmes, théâtre, contes, récits. Toutes méritent d'être publiées. Elles seront éditées, nous en sommes persuadés, lorsque notre ami, bientôt, aura quitté les barbelés maudits.

Nous sommes heureux, doublement heureux, comme ami et comme ex-P. G., de mettre sous les yeux des lecteurs de l'Almanach de la Libération, un des contes de Charles Cordier. Nous n'avons pas honte de dire que ce récit, singulièrement vivant et pittoresque, — qui valut à son auteur d'être l'auréat d'un concours littéraire organisé par le Comité central de la Croix-Rouge — nous a ému aux larmes.

Il est difficile d'atteindre à plus d'émotion et de saisissant réalisme. P. P.

— O —

Pourquoi c'est-il qu'tu m' regard' comme ça? J't'ai rien fait, moi. T'as l'air de rigoler d'moi parce que j'suis assis là, d'avant toi, à mastiquer mon quigno d'pain... Et pis après? Tu crois donc que t'es si beau qu'ça, toi? Je m'rapelle que quand j'étais mouflet, y a d'ça bien longtemps, j'allais la voir la crèche, à l'église, quand qu'c'était Noël. Y avait d'dans un p'tit Jésus en plâtre qu'était un beau mignard, tout rose et tout gentil, on aurait dit un ange. Bien sûr qu'il était plus beau que toi!...

Les copains qu'ont voulu faire une crèche ici ils ont taillé ta figure dans du bois. C'est pas d'la vilaine ouvrage, j'dis pas, mais ils ont quand même pas su t'faire une si belle figure qu'le petit Jésus qu'était dans la crèche de mon pays. Enfin, il y a des types qui sont pas maladroits de leurs pognes puisqu'ils ont fait simplement avec des morceaux de bois un p'tit Jésus, une Sainte Vierge, un Saint Joseph, un âne et un bœuf, tout ça placé dans une bâtisse qu'est pas mal charpentée. Pour des prisonniers qu'ont pas beaucoup de matériaux à leur disposition, y a rien à dire. Mais ils auraient pu faire la Sainte Vierge un peu plus belle. Et le Saint Joseph, ils lui ont fait une drôle de bouillotte!...

Et toi, mon pauvre p'tit gars, ils t'ont bien un peu amoché aussi! Pour sûr qu'ils t'ont pas flatté, les copains... Tu m' regardes et t'as l'air de m'dire que tu t'en fous, hein? Moi aussi, tu sais, j'm'en fous. Que tu sois beau ou moche, va, c'est toujours du kif. C'est un kommando, ici... La crèche d'ici, c'est une crèche qu'a été faite par des prisonniers et, toi aussi, mon pauvre vieux, t'es un p'tit Jésus d'prisonniers!... Faut pas t'frapper, va, la beauté, qu'on dit chez nous, elle se mange pas en salade...

Mais t'arrê'te quand même pas d'me r'garder. On dirait qu'tu veux m'dire quelque chose. Tu sais, j'aime mieux t'prévenir d'avance, p'tit bon Dieu d'bois, c'est pas la peine qu'tu t'mette, à dire des paroles, parce que, moi, j'y crois pas, aux miracles!...

Prière devant la Crèche

Tu voudrais p't'être me d'mander de t'faire une prière? Mon pauvre gamin, si c'est ça qu'tu veux, tu perds ton temps! Si tu crois que j'sais baragouiner des oremsus, tu t'mets l'doigt dans l'œil. Dans l'temps, quand j'étais gosse, on m'apprenait des prières, au catéchisme, où c'qu'on allait à onze heures, en sortant d'la laïque. Mais tout ça, c'est oublié... Dans la vie, un pauvre bougre comme moi, ça aut' chose à faire que des bondieuseries!

Attends un peu, que j'me r'coupe un bout d'pain. C'est réveillon, aujourd'hui, j'peux bien clâper un peu plus qu'el ration, hein? Et tu vois, j'ai un bout d'saucisson qui vient d'France... C'est meilleur qu'leur machin d'ici... C'est pas un réveillon bien merveilleux, mais qu'veux-tu, mon vieux, quand on est prisonnier, faut s'contenter d'peu; les privations, on sait c'que c'est...

Et toi, est-ce que tu sais c'que c'est? On m'a dit dans l'temps, quand j'allais au caté, qu't'étais né dans une étable où c'qu'y faisait pas chaud, et qu'c'était un bœuf et un âne qui soufflaient sur toi pour t'réchauffer. Eh bien, alors tu sais c'que c'est qu'la misère, pas vrai? Ici, tu vois, c'est pas une étable, c'est un kommando... mais c'est tout comme. Il fait pas trop chaud non plus, et dehors il y a une sacrée couche de neige, cette nuit! C'est-il que tu l'as vue, la sacrée couche de neige qu'y a dehors? Et ici, mon p'tit gars, y a pas d'bœuf et pas d'âne pour nous souffler d'ssus!...

Et pis toi, dans l'fond, tu t'frappais pas trop, t'avais ta mère qu'était près d'toi, et l'saint Joseph qu'était presque ton père, à c'qu'on dit. Tandis qu'ici, on n'a rien d'tout ça, p'tit Jésus, rien d'tout ça! La mère, elle est en France, qui se ronge les sangs en s'demandant si son gars n'est pas malade et si quand il rentrera y s'ra pas trop mal fichu... Le père, y bosse comme un malheureux pour gagner la croûte de ceux qui suivent, les frères, les sœurs, une marmaille qui bouffe tout l'temps et qui comprend même pas qu'y faut s'la serrer de plusieurs crans à cause des restrictions...

Toi, t'as pas connu ça... T'es encore un verni dans ton genre. Un fils unique, c'est toujours un choucou. Mais en ce moment, tu vois, on a ça d'commun, c'est qu'on couche tous les deux sur la paille. Et y a encore bien d'aut' choses qui sont presque pareilles dans nos vies...

Quand t'es d'venu grand, t'as travaillé avec le saint Joseph à manier la scie et le rabot. Moi, on m'a collé en apprentissage à l'usine.

Plus tard, t'as prêché au bord des chemins, sur le rivage de la mer, et t'as dit aux hommes que fallait qu'y d'viennent meilleurs, qu'y s'chamaillent plus tout l'temps, que l'riche y donne au fauché et qu'celui qui foutait un mauvais coup à l'autre y claquerait par un mauvais coup...

Moi, j'suis pas un orateur. Mais j'y allais, dans les réunions et j'guelais « bravo » quand on disait qu'y fallait plus de guerre, plus d'égoïstes et que l'gros y devait pas s'engraisser la panse sur le dos du prolétaire...

Tu vois, p'tit gars, qu'on pensait tous les deux les mêmes choses!

Toi, parce que t'as été un meneur et que la foule te suivait pour bousculer les traditions pourries, on t'a foutu en tôle. On t'a couvert de chaînes parce que tu d'mandait la liberté. On t'a cloué sur une croix parce que tu voulais plus d'justice chez les hommes, et on t'a

supprimé parce que ton rêve c'était de rendre la vie moins tartignole pour tout le monde.

Moi, c'est à peu près la même chose que j'réclamais. Et j't'assure que j'étais sincère. Un soir, en suivant un cortège, ça a fait du vilain. A un coin d'rue, y a eu d'la bagarre. Le lendemain, j'me suis r'trouvé en tôle parce que j'avais cogné un peu trop dur sur un flic. On m'a pas cloué sur une croix, bien sûr, mais on m'a collé à l'ombre pour six mois, et mes juges, ils étaient comme les tiens, pas trop coulants pour le pauvre monde...

Et pourtant, on avait raison, tu crois pas?

Un jour, tu connais l'histoire, on m'a appelé pour faire la guerre. J'ai gueulé comme un âne, mais j'y suis été quand même, au casse-pipe. Parce que j'avais le tort de dire c'que j'pensais, on m'a filé au corps franc... et là, j'étais pas l'dernier pour encaisser les coups durs!

Et puis, en juin, la débandede est arrivée... Sans rien à bouffer, sans munitions, sans chefs, j'ai été fait prisonnier, comme un couillon. Et me voici. Ça fait l'troisième Noël que j'passe loin d'la maison...

Ce soir, malgré la distance, j'les vois tous, là-bas, qui pensent à moi. Les mêmes, frangins et frangines, regrettent que j'suis pas là, car j'leur racontais des histoires et j'les f'sais bien marrer. Le père, y doit lire son journal en tirant sur sa bouffarde éteinte... Le tabac, pour lui, c'est comme le pinard, y en a plus besef... Et le moral s'en ressent! La mère, elle, elle doit repriser des chaussettes et elle pense que jadis, malgré les misères, les jours de chômage, la vie chère et tout l'tremblement, c'était quand même le bon temps!

Elle doit s'dire que les jours passent pas vite et que c'est pas d'sitôt que j'reviendrai... Ah, c'est qu'elle m'aimait bien, la vieille... Mauvaise tête, qu'elle me disait souvent, mauvaise tête, je t'aime pourtant, mon grand gosse... J'ai fait chiâler bien des fois, la pauvre femme! On s'en rend pas compte, on est jeune, on est fou, on est bête, et on est méchant... Et on fait pleurer sa mère... Plus tard, quand on est dans l'pétrin, comme aujourd'hui, on r'mue tout ça dans sa caboche, et on s'dit qu'on a commis des crimes sans l'savoir, car c'est-il pas un crime que d'faire pleurer sa pauvre vieille femme de mère?

Ah, p'tit Jésus, p'tit Jésus en bois de not' crèche de prisonniers, si j'savais dire des prières, j'te demanderais d'mécouter. J'te demanderais d'aller lui dire, à la vieille, que si j'ai été quelquefois lâche et méchant avec elle, que j'le regrette et qui faut pas qu'elle se souvienne de ça... J'te demanderais aussi d'pas m'oublier et d'essayer d'faire tout c'que tu peux, pour que j'passe pas encore un aut'Noël ici.

Mais voilà, j'sais pas prier!... J'sais même pas si c'est vrai qu't'existes. Mais, si c'est vrai, t'as sûrement compris c'que j'voulais t'dire?

Allons, j'm'en vais... Tu vois, j'ai fini mon pain et mon saucisson... C'est la fin du réveillon. Les copains m'réclament pour une belote... C'est la seule distraction qu'on a ici... Bon, ça suffit. J't'ai raconté tout c'que j'avais à te dire, tout c'que j'avais sur le cœur. J'vois qu'tu m'as écouté sans broncher. Ça prouve que j't'ai pas embêté. T'es bien sympathique, p'tit Jésus en bois, mais j'peux bien t'le répéter sans vouloir te vexer, t'es tout d'même pas si beau qu'le p'tit Jésus d'l'église de chez nous, eh, nom de Dieu non, qu't'es pas si beau!...

Charles Cordier.

Stalag IX C.

Echos de Touraine

« La gloire, m'écrit BERSET, c'est de la rigolade... Elle vous fait même des blagues, la gloire... Cela vient de m'arriver récemment, le 26 juillet pour être précis... Je me promenais à la Foire à l'ail, une manifestation tourangelles, genre marché de Provence, on y vend des aulx de toutes productions, de l'échalote et du basilic... Elle n'a lieu qu'une fois l'an et attire beaucoup de monde... Je ne voulais pas louper ça, toujours curieux des réactions de mes contemporains quand, soudain, dans la foule, j'ai été abordé par un vieux gars qui s'est exclamé: — « Je te reconnais!... tu es le rigolo qui dirigeait le théâtre du Kuh-Berg! » (Ulm).

« Eh! oui, c'en était un... »

« Après cinquante et un ans, comme ça, il m'avait repéré... C'est d'ailleurs ce qui m'a le plus surpris, car moi, quand je me regarde dans un miroir, je ne me reconnais pas... Il faut dire qu'un physionomiste et mézigue ça fait deux... Mon nom, par contre, lui échappait. J'ai juste eu le temps de lui crier « Berset! », le flot l'avait absorbé... Je ne saurai jamais qui c'était... Il n'est sûrement pas abonné au « Lien » (...)

Oui, dommage... mais qui sait, cette rencontre aux... aulx, avortée, ton inconnu du Kuh-Berg la lira peut-être ici, par hasard... un jour.

Peu après... rebelote! Accointé contre son gré avec la Faculté... Berset, pour des raisons qui tiennent à l'humaine mécanique, s'en fut porter ses pénates à la clinique voisine, Je ne vous conterai pas ici ses contes « dupuytréniens » — du nom fameux du chirurgien de Louis XVIII — qui, je lui en demande pardon, m'ont réjoui plus que je n'eusse dû... Je vous en livre pourtant

un extrait, non censuré, dans lequel vous retrouverez la patte de « l'Enchthibé » et de « Tourlousines » :

« Après avoir, avec un entêtement pugnace autant qu'inutile, vérifié que mon tambourinaire cardiaque n'était pas l'élément déficient de ma mécanique, les pontes de ce service spécialisé se sont dit qu'ils avaient besoin de la cambuse et de son matériel sophistiqué... En conséquence, il fallait me virer ailleurs, pour d'autres investigations plus poussées sur d'autres parties de mon individu... Oui mais, voilà! Les 200 plumards de l'établissement étaient occupés. Tous... Sauf un... Dont personne ne voulait, dans une chambre à deux lits. »

« La raison était que, depuis deux mois, le deuxième pucier de cette carrée était occupé par le toquard de service, l'imparable dans quel que lieu que l'on se trouve, le dur de dur, méchant chercheur de noises pour le moindre prétexte... Tous les malades qu'on avait essayés n'avaient pas tenu plus de quelques heures devant la terreur... Ses enfants, quinquagénaires avancés, n'approchaient qu'en tremblant... Sa femme, pauvre esclave, devait rester à tricoter toute la journée auprès de lui, appréhendant les réactions orageuses. »

« Naturellement, un tel mironton, il n'y avait que mézigue, avec mon pot habituel, qui pouvait l'écoper... Ça n'a pas loupé. »

« Pour, sans doute, pimenter encore un peu plus l'atmosphère; ce mec impossible avait résolu le problème, transformant l'Enfer en Géhenne par le truchement de la télévision... Quand je suis entré dans la plaille, ça hurlait tellement fort que même un sourdingue de nais-

sance aurait demandé grâce... Lui, assis sur son plumard, l'œil hébété, fasciné, hypnotisé, contemplant tout ce qui se passait dans la moulinette... De huit heures du matin à une plombe et plus... Un truc à rendre dingue un couvent de bénédictines. »

« Vu l'état de déficience dans lequel je me trouvais, je n'avais aucune chance de sortir de là normal... Tout le monde était déjà intervenu pour lui faire interrompre son bousin : les médecins, les infirmières, l'intendant de la clinique, le P.D.G. en personne... Je t'en fous! Lui, ce machin-là, c'était sa vie, sa raison d'exister... Entre deux engueulades à sa progéniture, il fallait qu'il Ingurgite au moins douze heures de machine à abrutir : SES amuseurs lugubres, SES chanteurs sans voix ni présence, SES beautés aux seins tombants et au cul pointu, SES matchs sportifs truqués, SES informations tendancieuses, SON feuilleton débile, SON film déjà rediffusé vingt-cinq fois, SES jeux niais-niais, SES variétés interchangeables, SES animateurs orientés, SA pub subliminale... C'était un gars rugueux, implacable; il avait payé cent-vingt francs pour son instrument branché, il en voulait pour son pognon. »

« Grévisse, il s'appelait, comme les langoustes ou la grammaire. »

« Je l'ai d'abord examiné le regard mauvais... Me disant qu'un zighe plus teigneux que moi ça ne pouvait pas exister... A moins que... »

« Après trois heures de boîte à images coulneuses, je l'ai interpellé :

— Dis donc! Qu'est-ce que tu leur trouves, à ces cons-là ?

« Il a sursauté, m'a regardé furibard, prêt à exploser. J'avais osé critiquer son comportement; de plus, je

J'avais tutoyé.. Enorme!... Surtout que j'ai continué :

— Y'en a marre de ton dégueulophone, tu commences à me faire chier!

« J'ai vu le coup qu'il allait me foncer dessus, sa minette septuagénaire a fait mine d'aller aux gogues.. Heureusement, son colon, qui le chatouillait depuis des semaines, le rendait prudent sur ses impétuosités... Puis, brusquement, l'ai lâché :

— Où t'étais prisonnier, toi ? »

« Ben, voyons, pour se conduire comme un chef à cet âge avancé, ce ne pouvait qu'en être UN.. J'avais vu juste... Il avait été géfäng à Hanôvre.. Sa fille, il ne l'avait connue qu'à l'âge de six ans.. Et ceci. Et cela.. »

« Ensuite, on m'a embarqué pour les examens pas marrants.. Des heures et des heures de souffrances supplémentaires... Quand on m'a ramené, exsangue, il m'a souri, complice, me désignant, des yeux, le poste de télé.. Il l'avait fermé. »

« C'était son cadeau, il était heureux de me l'offrir ».

« Le lendemain, j'étais dirigé vers un autre service. Je ne l'ai jamais revu ; mais, une fois de plus, je venais de constater que, nous, les anciens prisonniers de guerre, nous ne sommes pas tout à fait des hommes comme les autres, et que l'esprit ; anciens compagnons de misère, ça existe encore. »

« C'est sans doute ce qui déplaît à ceux que notre présence importune. »

— Souhaitons à l'ami Berset un complet rétablissement et beaucoup d'autres « foires aux aux », pleines d'imprévus... heureux. Et pas de clinique! J. T.

ANNONCE

Le mémorial de la Captivité, de Montauville : reproduction sur assiette, gravure fait main. Motif : trois P.G. sur le chemin de l'exil.

Prix F. 300, emballage et port compris. Chèque à l'ordre de : Pierre DURAND, 32 bis, rue Fabvier, 54700 Pont-à-Mousson.

ULM - sous l'Ormeau

Cette chronique du « Lien », fort ancienne, cesse sa parution. Cette décision de son titulaire est regrettable à plus d'un titre, et j'en ignore le pourquoi... Mais Lucien VIALARD était libre de la prendre. Sans doute avait-il de bonnes raisons, tant il est vrai que la tenue d'une chronique aussi personnalisée à l'intérieur du journal, ne pouvait reposer que sur des relations de « correspondance » entre ceux à qui elle s'adressait et celui qui en avait la charge... Le temps qui lamine toutes choses aura abouti à ce résultat : l'indifférence et, corrélativement, la lassitude... Il n'y a pas lieu de s'en étonner outre-mesure.

Privés de « l'Ormeau », il reste à nos amis d'Ulm « Le Lien » tout entier. C'est leur journal d'après-captivité, et l'Amicale VB - X A, B, C un lieu privilégié de rencontre et d'échange.

Ils lui seront fidèles comme ils l'ont toujours été. Demain, quand ils nous écriront, je leur suggère d'ajouter tout simplement à leur signature : « Sous l'Ormeau ». S'identifiant ainsi doublement, ils perpétueront encore un peu de temps le souvenir d'un titre auquel ils étaient attachés, légitimement. Il me reste à remercier Lucien Vialard pour sa longue collaboration et pour son amitié. J. T.

J'ai piqué ce « papier » plein d'humour à nos amis des III — tant il mérite une large diffusion.

CLINTON OU NOAH ?

Hybride et prohibé

Si l'on cherche le nom du nouveau Président américain dans le petit ou le grand Robert, on fait choux blanc. Mais, direz-vous, ce n'est pas un nom français, et encore moins un nom commun ! Et pourtant si, selon le tome 3 du grand dictionnaire encyclopédique Larousse : « Clinton, n. m. Cépage américain, hybride de riparia et de labrusca ». Selon la même source (tome 9), le riparia est une espèce de vigne américaine dont on s'est servi pour lutter contre le phylloxéra, et dont une variété très utilisée se nomme la « gloire de Montpellier ». Quant au labrusca, qui se trouve dans le tome 6, il produit des vins au goût foxé rappelant la framboise, et ses descendants — issus de greffes — se nomment « Noah », « Clinton » et « Othello ». Voilà des cousinages inattendus !

Mais ce n'est pas toute l'histoire. Longtemps avant la naissance de Bill Clinton, son nom figurait dans une loi française du 24 décembre 1934, comme le signale Pierre Rézeau dans le numéro 60 des « Cahiers de Lexicologie ». Ceci illumine d'un jour nouveau les mystères de la politique douanière. On se souvient que l'administration américaine menaçait récemment, lors des négociations du Gatt, de surtaxer outrageusement certains vins français. Il ne s'agissait que d'une mesure de « pure justice », puisque notre loi de 1934 établit une liste de cépages rigoureusement prohibés, parmi lesquels figure le « clinton » lui-même. Ceil pour ceil, vin pour vin !

On voit ce qui nous reste à faire. Votons une nouvelle loi pour que le Président des Etats-Unis ne soit plus imbuvable. Et trinquons là-dessus.

P. E. René RIEY, 111 D, Paris.

Le drapeau de « L'ESPÉRANCE »

C'était en 1943, au mois de septembre, il y a cinquante ans. A Nancy, se déroulait à l'occasion des journées « Prisonniers » une discrète, mais officielle cérémonie place Stanislas, devant la préfecture, en présence de deux à trois cents hommes et femmes, suivis de jeunes gens et de jeunes filles qui, par le truchement d'amis, avaient été tenus au courant de ce rendez-vous insolite.

L'acteur principal se trouvait être M. André Masson, commissaire général du gouvernement (de vichy). Les officiels de l'époque sont aussi présents pour assister à une brève, mais oh ! combien pathétique manifestation.

Nous empruntons au journal (proscrit) « L'Echo de Nancy », paraissant sous l'occupation, la narration de l'événement qu'en a faite son reporter M. Camille Vigneron.

« 18 h 21. Un commandement bref. Il a l'éclat d'un coup de canon : « Au drapeau ! »

Et là-haut, au faite du bâtiment, dans la surprise, dans le silence, dans l'émotion... dans le ciel, les trois couleurs montent doucement.

L'étonnante minute que cette lente ascension !

D'abord, comme un fourreau, puis un souffle léger agite le rouge frémissant qui s'écarte et entraîne le blanc et le bleu.

Notre drapeau !

Le coin du Poète

LES CORBEAUX

Le royal, éclatant, pourpre automne si beau, Des perles sont posées par milliards que l'on n'ose Fouler ; le pré qu'on voit, où le givre se pose Est un manteau de vair tacheté de corbeaux.

Oiseaux silencieux, sensibles à l'appel Que font d'autres en vol au zénith d'un ciel Vert et pur, anciens migrateurs qu'un regret Balance sud et nord et de l'ouest vers l'est.

Ils s'en vont, noirs seigneurs, d'un lent pas circonspect Prendre possession des minuscules buttes Que la taupe acharnée pour eux éjecte et butte Et plongent dans l'humus le fer de leur gros bec.

Oh ! vous joyeux corbeaux, fossoyeurs, carnassiers ! Dites nous quels bons vents vous font la panse grasse Quel sabbat dansez-vous ? quand la camarde passe Et vous guide zélés vers l'immense charnier ?

Dites ? que voulez-vous, oh ! voyageurs abjects, Mêler intimement un ciment de poussière, Avec le goût du sang, celui de cette terre Et féconder le sol, du vin de vos banquets ?

Voulez-vous simplement oh ! faiseurs de symboles Enseigner que la mort dans son hideux aspect Est plus que le repos : un aliment parfait Qui permet à la vie de reprendre son vol ?

Le Royal, somptueux, pourpre automne éclatant ! Perles et diamants s'évaporent qu'on ose Fouler ; le pré qu'on voit où les corbeaux se posent Est un lourd manteau noir tacheté de points blancs.

R. QUINTON, Bad Oldesloë (5-12-1943).

HÉRAULT

AMIS ET AMIES DU LANGUEDOC-ROUSSILLON ET DE PROVENCE

nous vous attendons TOUS et TOUTES pour la RENCONTRE ANNUELLE « III » et « U.N.A.C. » en Janvier 1994 à Montpellier, les 16 et 17, date anniversaire du bombardement meurtrier du Camp de Marienfelde (III D) du 16 janvier 1943.

Arrivée pour ceux de l'extérieur dès le samedi 15. Dimanche 16 dans la matinée : Messe à la mémoire des victimes du bombardement de Marienfelde et de tous

Près de moi, une femme suffoque et des regards d'hommes brillent.

Pour la première fois depuis trois ans !

Notre drapeau. On le fixe le cœur serré : plis de gloire et de souffrance, la patrie, la France.

Quand la minute immobile se fut écoulée, les trois couleurs, sous la brise plus forte, tout d'un coup se déploierent largement. Et les pierres en goutèrent l'immatérielle caresse. La caresse d'une mère.

C'était le salut au drapeau aux pierres de Nancy, à nos foyers, à nous-mêmes. Fin de citation.

Ainsi, un Français, dans un journal surveillé par l'occupant, avait osé magnifier notre drapeau, avec des accents patriotiques. Mais étrangement, sous sa plume, aucune allusion aux prisonniers de guerre, auxquels, ce jour était précisément « consacré »... Curieux ! Etait-ce un effet de la Censure ?...

Qu'importe, l'hommage inattendu au drapeau renfermait tout ! Ayant lutté sous ses plis, c'est avec émotion que nous l'avons retrouvé en rentrant de captivité.

Pierre Durand.

(Rédigé à partir de l'article paru dans le Magazine-département 54 (n° 3), reproduisant l'« Echos de Nancy ».

1914 - 1918

CARNET D'UN AVEUGLE

3, DECEMBRE

Aveugle, je suis aveugle ! L'affreux malheur ! Des larmes jaillissent le long de mes joues. J'erre dans ma chambre comme un dément, heurtant les moindres obstacles, les repoussant avec violence. Mon esprit et mon cœur vont à la dérive. Si ce mauvais rêve pouvait se dissiper !

Déjà un long mois, où tous les matins l'on me clôt les yeux au moyen de rondelles épaisses de coton et de gaze. On les colle sur les orbites avec une matière froide qui sent l'éther. Puisque mes larmes les ont à moitié détachées, je vais les arracher ce soir. C'est fait !... Un peu brusquement peut-être. Je sens une brûlure. Il me semble que le sang coule...

Où est donc la lampe électrique ?... Voici le fil, les perles de l'abat-jour. Je sens la chaleur de l'ampoule. Elle est allumée. Approchons-la... tout près de mes yeux. Je ne vois rien. Rien. Pas même cette clarté lointaine, comme embuée. C'est atroce, injuste, épouvantable !... Que faire ? Je suis affolé, désespéré. Je ne verrai jamais plus le jour. Il vaudrait mieux la mort.

Pourquoi cette maudite balle m'a-t-elle traversé d'une tempe à l'autre, sans m'achever ? Telle ne devait pas être ma destinée. Il me fallait tremper les lèvres à la coupe amère de la souffrance, goûter le fiel...

Ma pauvre femme est morte avant la guerre. Dieu soit loué. Elle ne me verra pas errer en tâtonnant. Hélas ! mes yeux ne pourront contempler les roses blanches que j'ai semées sur la tombe...

Extrait - Journal des Combattants, 6-11-93.

les P.G. décédés en captivité et depuis le retour ainsi que des membres de leur famille.

Avant ou après la messe, rencontre amicale, avant le repas en commun dans un restaurant proche, afin de limiter la fatigue.

Lundi 17 : promenade touristique et repas.

En attendant les précisions de lieux et de dépenses à envisager, faites-vous connaître à Georges NICOLAS, 381, rue de la Libération 34400 Lunel. Tél. 67 71 04 93 en lui faisant part de vos intentions : réservations pour l'hébergement et inscription pour le repas du 16 janvier.

Mots croisés n° 490 par Robert VERBA

HORIZONTALLEMENT :

- I. - Ont l'habitude de se balader avec une hotte (2 mots). II. - Privée de ses rameaux. - Pronom personnel. III. - Est fêté depuis bientôt 2 siècles (4 mots). IV. - Il arrive parfois d'être sur la même longueur. - Ceinture japonaise. V. - Célèbre président qui décida de participer à notre guerre. VI. - Au début c'est amusant. - Négatif. - Deux. VII. - Surnommé de droite à gauche. La cale a souvent cette forme. - Abréviation postale. VIII. - On s'y rend pour que le secret de son bulletin soit conservé. IX. - Un bouquin en contient plus ou moins.

VERTICALEMENT :

- 1. - Mot qui comporte une idée défavorable, qui déprécie. 2. - Met de côté et ne dépense que judicieusement. 3. - Sorte de caramel coloré, désigné ainsi dans le langage des écoliers. 4. - Individus. - Mesure chinoise. 5. - Quand ils sont jetés dans l'autre sens, on ne peut plus rien changer. - Décollage. 6. - Apparue. Ce dit de tout ce qui est d'un certain âge. 7. - A l'entrée de Loèche-les-Bains. - Note. 8. - Mise sur pied et bien installée. 9. - Substances apaisantes... calmantes.

(Solution en dernière page)

A DECODER DANS LA GRILLE

(Prendre la lettre qui figure à l'intersection des deux chiffres, exemple : 8/IV = B)

- 8/IV = 2/III = 2/IV = 6/I = 8/I = 1/VI = 2/IV = 6/I = 4/IV = 7/V = 4/IV = 9/V = 9/IX = 3/VI = 7/VIII = 9/V = 3/VIII = 3/III = 8/IX = 8/IV = 7/IV = 5/VI = 6/I = 6/VI = 9/IX = 1/VI = 5/VI = 8/II = 5/V = 8/III = 1/VII = 3/V = 3/IX = 4/V = 4/III = 6/V =



TEXTE

NOTES SUR CHARLOT

Autour de lui, le monde hostile des choses. Un univers absurde et dur. La grande détresse des villes. La pluie dans la nuit, des palissades, des rues pauvres dans le brouillard, une odeur de frites et de taudis, des lueurs de bars sur les trottoirs nus. Les fenêtres comme des regards de haine. Les façades moisisées que le vent fouette.

Décor désespéré où grouille une humanité redoutable. Voyez errer, mains aux poches, mâchoire hargneuse, ces gaillards carrés, osseux, poilus. Un réverbère verse sa lumière sur un policeman géant. Dans des bouges, des types costauds dansent avec des filles. Rires crus. Visages serrés, fermés, mauvais.

Et voici qu'un pauvre bougre se risque parmi les murs, parmi les foules, parmi les forces. Il flâne. Il se dandine. Il est gauche, mince, furtif. Le voilà pris dans un monde formidable et compliqué. Voilà cette fragile vie saisie par la Vie. Un réseau de lois, de menaces, d'épouvantes, se forme autour de lui. Que pèsera cette minuscule existence devant l'immense Existence ?

Un salut preste. Un sourire. Il paraît sur l'écran comme s'il tombait du ciel. Il apporte des fleurs des champs, et la fleur candide de son regard. De quel noir passé surgit-il avec cet air de savoir tant de choses inexplicables ? Il a traversé on ne sait quelles régions de rêve, de fantaisie et de souffrance. Il passe. Il s'en va vers je ne sais quel destin. Il est l'éternel pèlerin qui pèlerine sur toutes les routes de la misère.

Il vient, les épaules humiliées, avec sa démarche de canard et sa confiance d'enfant. Il regarde l'univers avec simplicité. Cet effrayant et inflexible univers, il cherche à l'attendrir à force de tendresse offerte, de gentillesse, de résignation et de bonne volonté. Il se laisse bousculer. Il s'excuse d'être là, il demande une place, une toute petite place, n'importe où...

Mais où serait sa place dans ces foules d'imbéciles ? Il est tellement à part ! Il s'est refusé à devenir mauvais ou vulgaire, à ressembler à tout le monde. Incompris,

incompréhensible, seul à jamais. Ou s'il trouve un compagnon, c'est quelque être ingénu comme lui, — un chien errant, un gosse perdu...

Perdu lui-même, égaré. Un ange blessé. Son royaume n'est pas de ce monde.

Pourtant, que de ressources en ce naïf ! Comme il se montre avisé, roublard, fécond en ruses et en trucs ; comme il sait s'ingénier, s'esquiver ou se venger !

D'abord il parvient à vivre. Ce n'est pas peu que de maintenir sa pauvre vie parmi la malice des hommes et les pièges du destin. Et songez que cette victoire-là est une victoire de l'Esprit. Le policeman, le patron, sont des tas de muscles. Mais lui, il est l'Intelligence. Fils d'Ulysse, ce vagabond.

Et pour un moment, grâce à lui, l'univers cesse d'être étouffant. Nous rions alors, d'un rire qui est détente et revanche. Mais il ne rit pas, lui. C'est un jeu sérieux qu'il joue avec le hasard. On le lit bien sur son visage meurtri où vivent d'antiques effrois : visage inquiet, peureux, frémissant. Parfois désespéré.

Et c'est une victoire encore, que de rester homme au milieu des brutes, et de préserver en soi, comme il le fait, la puissance de rêve et d'amour, et cette bonté douce comme le lait de la femme...

Sa petite jaquette tressautant sur ses fesses allègres, le chapeau incertain et la canne voltigeante, il traverse avec dignité les plus déplorables aventures. Soucieux d'abord d'élégance. Préoccupé de sa tenue. Désireux de ne pas perdre sa forme d'homme. S'il s'étale ou se fait rosser, son premier soin est de rajuster sa cravate, de s'épousseter. Car il ne dépend pas de nous d'être le plus fort ou de rester debout, mais il nous appartient d'être correct. Respect de soi. Respect de l'humain en soi. Charlott, c'est l'homme, et les hommes l'aiment de le sentir si proche d'eux, si semblable à ce qu'il y a de meilleur en eux.

Charlott, poor Charlie, notre frère Charlott...

Signé Yves Ernaud.

Les Primaires, novembre 1928.

In « Carnet d'flag, proses et critique littéraire », de G. Hyvernaud. Avec l'aimable autorisation de Mme Hyvernaud.

COURRIER de L'AMICALE

par Robert VERBA

Nous voici déjà presque en hiver... Je pense, comme la majorité d'entre vous, que le temps passe terriblement vite ! Accrochons-nous, et essayons de profiter au maximum des années qui nous restent à vivre.

Toutes les amicales préparent une grande fête pour le 50^e anniversaire du retour des camps. Elle aura probablement lieu au mois de juin 1995 à Paris. D'ici-là soignez-vous bien car nous comptons sur la présence du plus grand nombre d'entre vous.

En attendant, nous continuons à remercier les retardataires pour leur cotisation et leur don et comprenons très bien leurs excuses. Donc, merci à :

BARAN Louis, 59620 Aulnoye-Aymeries.
BASSIN-LACOMME Georges,
71100 Chalon-sur-Saône.
BERNAT Roger, 12000 Rodez.
BONNAULT René, 18390 Saint-Germain-du-Puy.
JOURDA Léonce, 09800 Lavelanet.
LAMOTTE Robert, 93190 Livry-Gargan.
MATHIEU Pierre, 54130 Saint-Max.
Un merci particulier à Mme Veuve MORLIERE Paul, 80090 Amiens, qui s'est montrée d'une grande générosité envers notre C.S. en mémoire de son mari. Merci encore.

PEUTOT Bernard, 06230 Villefranche-sur-Mer.
Mme Veuve RAMERY, 59890 Quesnoy-sur-Deule.

SANSOULET Firmin, 64270 Salies de Béarn.
VALLIERE Jean, 80210 Ochancourt.
VIDON Lucien, 28000 Chartres.

Merci aussi — mais avec quel retard ! — à nos amis POUPLIER qui nous envoient une jolie carte représentant la fête des vaches au Tyrol.

Merci également à notre amie Odette ROSE en séjour à Dresden an der Elbe ; et aux époux J. FRANC du golfe du Morbihan.

DAGUIN Hubert, 44000 Nantes.
EDME Sulpice, 59980 Maurois.
Abbé PETIT René, 70200 St-Germain.
DUPRE René, 91550 Paray Vieille Poste.
Mme DEMUYNCK Raymonde, 60550 Verneuil-en-Halatte.
KIEFFER Julien, 84000 Avignon.
CRUCHADET Charles, 71100 Chalon-sur-Saône.

OLLIER Gaston, 34120 Lézignan La Cèbe
DARCHIS André, 92000 Nanterre.
CESAR Elie, 38510 Arandon.
JAROUSSAT Lucien, 36170 Saint-Gille.
MINNE Arthur, 4100 Sersaing (Belgique).
LAVALLEY Bernard, 06110 Le Cannet.
Merci infiniment à notre amie Mme

LAURENS Denise, 92250 La Garenne-Colombes, pour son don à notre C.S.
ALAUX Roger, 11160 Rieux-Minervois.
Notre ami l'Abbé BRISMONTIER nous prie de faire part de son changement d'adresse, qui est : Maison Diocésaine, 76240 BONSECCOURS.

Notre amie R. JANESSON, en séjour à Pierto de la Cruz, envoie un gros bisou à tous les amis.

Notre ami EURARD Marius et son épouse font également la bise de l'amitié à tous, de Roquebrune.

Merci à LAVALLEY Bernard, 06110 Le Cannet qui renouvelle son abonnement.

Nous sommes très touchés de la rapidité avec laquelle il a été répondu à notre appel de cotisation. Nous remercions infiniment pour leurs bons vœux et pour leur générosité envers notre caisse d'entraide :

ALAUX Roger, 11160 Rieux-Minervois.
APPERT René, 95600 Eaubonne.
ARNOULT Lucien, 11140 Axat.
BARBARIN Pierre, 43300 Cusset.
BALASSE André, 95320 St-Leu La Forêt.
BARBE-LABARTHE, 64130 Mauléon-Soule.

BARROUILHET Lucien, 40700 Hagetmau
BARELLI Bernard, 84300 Hyères, qui transmet son amical souvenir aux anciens commandos des Iles de la Mer du Nord (Juist, Norderney, Langevög).

BATARDIERE Jean-Marie, 49600 Beau-Préau, à qui nous adressons nos bien tristes condoléances pour la perte de sa chère épouse après 56 années de vie commune. Courage mon cher Jean, nous sommes de tout cœur avec toi.

BECKERT Raymond, 54000 Nancy.
BERNAT Roger, 12000 Rodez.
BOIS Louis, 08700 Joigny-sur-Meuse.
BOISSINOT Louis, 49310 Vihiers.
BOURDON Pierre, 46120 La Chapelle Marival.

Mme BERNARD Germaine, 75016 Paris.
Mme Jean BRESSON, 88520 Ban de Laveline.

BRUN Maurice, 06140 Vence.
BRUNET René, 75018 Paris.
FOURNIER Jean, 52230 Poissons.
Mme FRANÇOIS Paul, 54370 Einville.

GARREAU Frantz, 45500 Gien. A nos remerciements, nous ajoutons nos très sincères condoléances pour la disparition de son épouse Francine survenue le 28 septembre 1993.

Dr. GAUTHIER Alain, 44850 Ligne.
GAUTHIER Raymond, 88220 Xertigny.
JOLIVET Jean, 71110 Marcigny.

Mme GEHEL Georgette, 86100 Châtellerauld, qui vient de perdre son mari, notre ami Robert, disparu en octobre dernier.

LAPORTE Jean, 60300 Senlis.
LEVINE Jean, 92700 Colombes.
LIBBRECHT Pierre, 59800 P.-à-Mousson
MARTELLI Pierre, 20200 Bastia, à qui nous adressons toutes nos félicitations pour sa nomination au grade de Grand Officier de l'Ordre National du Mérite.

MARX Jean, 67000 Strasbourg.
Mme Veuve MEDARD Abel, 51200 Epernay, qui se montre toujours aussi généreuse.

Mme MORLIERE Rosilys, 80000 Amiens.
DE ROECK Georges, 93190 Livry-Gargan.

COLOMB Roger, 45760 Boigny-sur-Bionne qui, après presque un demi-siècle de démarches, vient enfin d'obtenir la médaille des évadés.

ROBINET Léon, 28150 Montainville.
Mme FOCHEUX-LEMOINE, 75016 Paris.



CAILLAUX Raymond, 78420 Carrières-sur-Seine.
CHABOT André, 85770 Vix.
CHAMPEAU Georges, 75116 Paris.
CHATEAU René, 92250 La Garenne Colombes, à qui nous souhaitons un bon rétablissement de santé, ainsi qu'à son épouse.

CLERGEOT Roger, 10000 Troyes, aimerait bien avoir davantage de nouvelles des anciens P.G. d'Ulm.

COCHOT René, 60620 Lamorlaye.
CORBREJAUD Henri, 85330 Noirmoutier.
CREUSOT Jean, 88120 Vagney.
DAROT Pierre, 64000 Pau.
DARRIGUES Pierre, 75009 Paris.
Mme Veuve Guy DASSONVILLE, 44521 Oudon.

DELEAU-DESHAYES Marcel, 75017 Paris
Mme DEMONGEOT Suzanne, 86100 Châtellerauld, qui, en même temps nous annonce le décès de son mari, notre ami Marcel (V.B.).

Mme DESPAGNE Jeanne, 78800 Houilles
ALTHERRÉ Donat, 88160 Le Thillot, à qui nous souhaitons ainsi qu'à son épouse Amélie de tenir le coup encore longtemps.

Mme Veuve DUCLOUX Paul, 71220 La Guiche, dont le mari restera toujours en mémoire auprès de nombreuses familles avec qui il organisa de magnifiques voyages « souvenir ».

COYRAS Marius, 67200 Aubenas.
DUMONT Bernard, 88140 Chateaufort.

Mme DUPRE Christiane, 45270 Bellegarde, toujours fidèle à notre Amicale malgré la disparition de son mari depuis 27 ans. Toujours merci pour sa générosité.
DURANTON Georges, 78100 St-Germain en Laye.

EVRARD Marius, 71880 Chatenoy Le Royal.

FARINET Laurent, 52000 Crenay.
Mme FEVE René, 88000 Epinal.
FILIPPI Antoine, 20137 Porto-Vecchio.

CARNET NOIR

C'est avec une profonde tristesse que nous avons appris le décès de notre ami :

— SPIRAL Pierre, 06370 Mouans-Sartoux. A sa famille et à tous les siens nous faisons part de nos sincères condoléances, ainsi qu'à son vieux copain René CHATEAU, de La Garenne-Colombes, qui le considérait comme son dernier ami.

— René LE DOARE, 29550 Plomodiern, âgé de 88 ans, ancien prisonnier de guerre nous a quittés le samedi 9 octo-

RASSEMBLEMENT DES A.C.P.G. A SION

EXTRAIT de la Conférence de M. le Professeur Gabriel LADAIQUE

Professeur d'histoire et de géographie en retraite, M. Ladaïque, en bon Lorrain qu'il est, puisque né à Nancy en 1925, mettant à profit avec bonheur la présence à Sion de nombreux anciens prisonniers de guerre, originaires en majorité de l'Est de la France, leur a délivré un cours magistral d'histoire locale qui, au dire des auditeurs eux-mêmes, a retenu l'attention et suscité l'admiration. La lecture de cette conférence, texte d'érudition, justifie assurément l'engouement de ceux qui l'entendirent sur la célèbre colline, chère à Barrès et à tous les Lorrains, passés et présents.

Nous connaissons tous, Français, l'importance de ces marches de l'Est, l'Alsace et la Lorraine, dans l'histoire de la France. Et le poids d'émotion qui submerge nos cœurs au souvenir des souffrances de leurs populations et du sang versé par les innombrables guerriers qui hanteront ces lieux. Trois guerres cruelles en moins d'un siècle ont marqué de leur empreinte ineffaçable la terre des hommes, et blessé leur cœur. Mais « ce ne pouvait être pour toujours... » Le ressentiment ne pouvait pas durer, d'aucuns le pensèrent. « Alors naît à Sion une idée facile à exprimer mais difficile à mener, raconte M. Ladaïque, et pourquoi n'exécute-t-on pas un grand projet à l'occasion du centenaire du couronnement, ce 10 septembre 1973 ; du coup le « Céname po tojo » prendrait un sens prophétique nouveau... L'autel témoin des luttes fratricides porterait désormais l'inscription « réconciliation ». Se réconcilier, c'est se raccommoder, se remettre bien avec les ennemis d'hier. Comme tout concilie, cela suppose la reprise du dialogue interrompu. C'est vrai, on ne pouvait plus se voir, vous portiez bien sur vos ceintures « Gott mit uns » mais cela ne correspondait plus à rien. Alors, si vous le voulez, réconcilions-nous en profondeur, venez et on se regardera ; viens frère me serrer la main et je te dirai « Ce n'atome po tojo ».

« Pour vivre ce grand moment, on irait au monument de la Paix, cette vieille pierre calcaire de la colline traînée, cassée, mais maintenant relevée à la verticale, sur laquelle est écrit : « Tous, vous êtes frères » extrait de l'évangile de Mathieu (XXIII, 8) ».

« Là, sous les drapeaux de l'Europe naissante, on fixerait les ex-voto offerts par des prisonniers de camps différents : français, allemands, belges, luxembourgeois ».

« Quelle émotion poignante vécut ceux qui consentirent en 1973 à cette démarche. De plain-pied, c'était aspirer à une paix qui s'appuierait sur la réconciliation et l'échange des peuples ».

(...) « Quel que soit notre âge, nous avons encore beaucoup à faire et à donner de nous-même pour que la tendresse fleurisse sur nos frontières et que l'espérance habite la terre » (...)

G. LADAIQUE.

Sion, 16-09-1993.

(Communiqué par P. Durand, Pont-à-Mousson).

bre 1993. Sa section locale des A.C. et P.G., où il fit preuve de dévouement pendant de nombreuses années, l'a accompagné avec émotion à sa dernière demeure.

Nous remercions Jean FROY de sa communication et nous adressons à la famille de René LE DOARE nos condoléances attristées.

Une lettre de sa fille nous précise : « Mon père aurait été très content qu'on le fasse savoir dans « le Lien » qu'il recevait régulièrement.

Nous apprenons également le décès de notre ami FAUCHEUX René, 92110 Clichy, survenu le 28 octobre dernier.

Une lettre de notre ami F. MURAILLE, 1020 Bruxelles, nous dit :

« Il m'échoit la pénible tâche de vous informer du décès de notre ami Jean FONTENELLE, Président de l'Amicale belge des stalags X A, B, C, le 25 octobre dernier.

« Une très pénible maladie avec séquelles dues à la captivité s'est manifestée brutalement, lui rendant la vie très douloureuse, au point que pour lui et les siens, la mort fut une délivrance.

« Je me suis fait un devoir de vous apprendre cette triste nouvelle, vu l'agréable accueil que vous nous avez manifesté lors de notre visite à votre dernière A.G. »

J'avais fait la connaissance de Jean FONTENELLE à Vincennes voici deux ou trois ans. Son affabilité et sa grande courtoisie m'avaient séduit. A tous ses camarades des camps, j'adresse au nom de l'Amicale française des V.B. - X A, B, C nos plus sincères condoléances — de même qu'à toute la famille du disparu.

J. T.

FRUGIER Jean, 41500 Muldes-sur-Loire-Mer.

FEVE René, 88000 Epinal, et DEMONGEOT Marcel, disparus en août 1992.

GEHEL, 86100 Châtellerauld est décédé en octobre 1993.

LAVAUD Charles, 24100 Bergerac, qui lui nous a quittés le 8 mai 1993.

Yvan GOERY et Henri GOEURY, tous les deux décédés en août dernier. « Information communiquée par Noël POIRIER à Gérardmer ».

KOMMANDO 605

Cette année encore, j'ai le pouvoir et le plaisir de vous présenter, en tant que responsable du 605 au sein de l'Amicale, mes vœux de bonne et heureuse année, pour vous mes chers camarades et pour vos familles.

Il y a 53 ans... nous nous apprêtons à «fêter» Noël à Neumunster, à notre manière et loin de ceux que nous aimions.

Croyant nous faire plaisir, notre Directeur d'usine nous offrit un sapin, nu... Nous le décorâmes de bleu-blanc-rouge... et même de ce «latex»! si prôné aujourd'hui ici... mais combien inutile là-bas! Pauvres souvenirs qui resurgissent, mais que nous oublierons, pour ne garder que cette amitié P.G. qui en est résultée et qui dure!

A vous tous donc, BONNE et HEUREUSE ANNEE.

Roger LAVIER.

P.S. - Je voudrais redire une fois encore toute notre sympathie aux familles de nos amis de Kommando disparus en 1993 : HENRY, SERRETTE, CHEMARIN.

COMMÉMORATION DU 11 NOVEMBRE



Monument érigé en mémoire des soldats morts pour la défense du plateau dominant la vallée de l'Aisne.

Le sculpteur a voulu montrer par cette croix brisée et le Christ à terre : que toute guerre brise les corps et les cœurs jusqu'à détruire l'espoir d'un monde meilleur.

Extrait du Journal des Carmélites Martyres de Compiègne. «Le Guetteur».

CORSICA

J'ignore si l'histoire de nos camarades corses en captivité et notamment au stalag VB, sera écrite un jour, elle le mériterait. Rébellion, opposition constante aux geôliers ennemis et à leurs chefs, ils détiennent la palme de la résistance sur le front des stalags.



sa part ce fut la réussite. Arrivé à Marseille en 1942, il devint facteur aux PTT. Je n'ai plus eu de ses nouvelles depuis lors.

Si cette photo, où il figure au deuxième rang, le troisième en partant de la gauche, front légèrement dégaîné et grand sourire confiant dans sa destinée, lui parvient... je serais heureux de renouer avec lui.

Le personnage que je vais vous décrire, vaut son pesant d'or et mérite à lui seul une chronique.

Je l'ai rencontré par hasard chez des cousins, au cours d'un dessert où, avec sa vieille maman, ils avaient été conviés.

De race blanche, il naquit en Indochine il y a une soixantaine d'années. Son père, militaire, était en garnison à la frontière de la Chine et de Calcuta. Ce père, entre parenthèse goûta du camp de prisonniers des Japs, dans la forteresse de Saïgon qu'ils occupaient. Ce ne fut, paraît-il, pas drôle...

Après la défaite de l'Axe, la famille resta en Indochine où notre ami fit ses classes. Après la mort de son père, il fit son apprentissage de cuisinier, il en fit son métier mais ne resta pas en hôtel et décida de rouler sa bosse.

En tant que militaire il officia sur des navires de la Marine Nationale où le menu, paraît-il, était soigné. Puis rendu à la vie civile il travailla dans la cambuse d'un remorqueur de haute mer qui traitait les navires hors d'usage et les conduisait aux cimetières de bateaux. Là aussi la cuisine était recherchée.

Il postula comme chef de cuisine sur le «France» mais n'obtint pas satisfaction. Le paquebot devint «Norway».

Il s'en fût ensuite au Sahara, dans les compagnies pétrolières françaises, puis américaines, où il se familiarisa avec les ketchups et autres hamburgers. Puis en ayant sans doute assez de ce climat brûlant il partit se rafraîchir au Canada comme cuisinier dans une entreprise de bûcheronnage qui travaillait dans le grand nord. Là, il avait comme cuisine une «roulotte» (on ne dit pas camping) dont les roues avaient été enlevées et remplacées par de larges skis. Comme elle était tractée pendant ses déplacements par des bulldozers, ce n'était pas très confortable et souvent le four boucanait et brûlait. Cette roulante était bien équipée : gaz, électricité sur génératrice et frigo malgré la température extérieure très basse.

Il lui fallut accommoder ses côtes de veau avec de la compote de pommes (en l'air) et cuire ses tartes, fourrées comme nos chaussons aux pommes. Cette marmelade, dont ils étaient très friands, il la recevait en boîte de 5 kilos. Est-ce si bon que cela, BERNARD, mon nouvel ami?

Il se fit embaucher, toujours dans son métier, sur un brise-glace où il officia quelque temps.

Il demanda une place de maître d'hôtel, chef de rang à la cantine gouvernementale du Parlement, du temps où M. Lévêque présidait, mais ne put l'obtenir, ne parlant pas suffisamment l'anglais. Dans le fond il n'en fut pas fâché, ayant appris que les hommes politiques n'étaient pas larges en pourboires (cela, je l'ai vérifié : dans une station thermale je pris la place

CORRESPONDANCE DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL au Journal des Combattants (n° du 11-09-1993)

De M. J. Terraubella, 64000 Pau, secrétaire général de l'Amicale VB - X A,B,C :

«Je ne voudrais pas que l'ancien P.G. Jean MIALON, dont vous publiez une correspondance couronnée dans votre numéro 2319, se sente offensé si peu que ce soit par ce que je vais écrire ici, qui porte sur deux points de son argumentation.

a) Les journaux de camp : ils ont été divers comme les camps eux-mêmes! Ils ne se sont pas tous mal

De leur souvenir, je possède, entre autres, cette photo prise au kommando 6093, qui m'a été remise par un des leurs, l'inoubliable ami Nicolas GHIRARDI, évadé et repris à la même époque que moi. C'est à notre sortie de «taule» que nous avons pu faire plus ample connaissance. Une deuxième tentative d'évasion envisagée ensemble n'a pu se concrétiser, une rafle au stalag m'ayant conduit sous d'autres cieux. Pour

laissée libre à la terrasse d'un Café par un président du Conseil et pus voir que la pincée de monnaie laissée pour la serveuse était plus que mesquine).

Mais revenons à notre homme qui trouva sans doute la température trop clémente, partit au Pôle Nord dans une station d'observation française. Elle avait pour mission de surveiller le trafic aérien très intense qui est celui du chemin emprunté par les longs courriers qui vont d'Amérique en Asie et vice-versa. Il y resta longtemps et apprit à accommoder le phoque, le caribou, le renne, mais pas l'ours blanc... Les bâtiments étaient confortables et le matériel sophistiqué. Il se plaignait même de la chaleur du chauffage «poussé» par les autochtones, plus que de raison.

Le plus déplaisant et pénible était le manque de sommeil. Du mois d'avril au mois d'octobre la lumière solaire est permanente. On dit qu'au bout d'un certain temps on n'arrive plus à savoir à quel moment de la journée ou de la nuit on se trouve et le sommeil est perturbé. Il en est de même pendant la nuit polaire.

Il put observer les Esquimaux, Inuit qui circulent en scooter des neiges, s'habillent de rhovyl, ou similaire, et se... réchauffent avec du whisky! Les esquimaudes aussi en prennent l'habitude. Elles n'ont pourtant pas accès aux bars mais il y a toujours des managements et l'une d'elle, après force libations enfourchait son engin et culbuta dans une crevasse, on la retrouva gelée le lendemain.

Les chiens de trait ont pratiquement disparu. Ceux qui restent, de garde ou de compagnie, ont les yeux clairs et la toison épaisse.

Et voilà la vie que cet homme a vécue, elle en valait la peine... Aussi ne s'est-il pas marié. Qu'aurait fait une femme dans sa vie?

Maintenant, retiré dans un petit coin de Franche-Comté, il soigne sa mère à moitié paralysée, la conduit en voiture et lui mijote de bons petits plats. Il a conservé de son ancien état l'embonpoint du parfait cuisinier.

Son histoire valait la peine d'être contée, non? Pour ma part, je me suis autant régalé à l'entendre qu'à déguster la tarte aux pommes de ma cousine, si délicate fut-elle.

Quand vous lirez cette gazette, Noël ne sera pas loin; je vous souhaite donc de le passer agréablement, avec votre conjoint et vos enfants (petits ou même arrières), que le Maître de nos destins vous en accorde encore quelques-uns, avec la santé, devant une bonne bouteille.

Bonne année, amis et amies.

Merci à tous ceux et toutes celles qui m'ont écrit cette année.

Amitiés.

Jean AYMONIN - 27641 X B.

comportés... C'est faire injure à beaucoup que de les comparer au tristement célèbre «Trait d'Union». Il suffit d'ailleurs de rappeler le chemin pris habituellement par cette feuille berlinoise pour faire la différence! Quant aux intentions, aux convictions des journalistes improvisés qui fabriquaient, souvent de bric et de broc, ces petits canards embarbelés, on ne peut sans injustice, les taxer de méprisables. Feuilletter leurs collections aujourd'hui, si tant est que ce fut possible, démontrerait aisément ce que j'avance ici. Le déchet serait insignifiant. «L'Ephémère» présidentiel, relayé par le J.d.C., n'a laissé chez moi qu'un souvenir du même nom! Rien de transcendant... ou alors j'aurais été distrait.

«Le Lien» de l'Amicale VB - X A, B, C, dont je suis le responsable, a publié récemment deux courts articles du philosophe Louis Althusser parus dans le journal du XA. Ils ne sont vraiment en rien contraires à l'honneur le plus rigoureux. «Vie monotone ici, vais m'occuper du journal du camp, un peu de distraction en perspective» écrit l'auteur dans son «Journal» personnel, paru en librairie l'an dernier.

b) «La bourgeoisie» des camps, les guillemets s'imposent. C'était pour l'essentiel le personnel administratif et... ouvrier du camp. Augmenté en nombre variable de prisonniers en transfert de kommando, de planqués divers, et des évadés repris, logés à part, mais non comme des pestiférés d'après ce que j'ai pu observer (mais j'admets que ce pouvait être différent ailleurs). Combien d'évadés en instance de récidive ont su profiter de certains de ces «bourgeois», soit pour refaire leur équipement, soit pour «dégoter» le meilleur kommando possible! Que d'aucuns aient pu, dans un camp où l'autre, une fois ou l'autre, regarder de travers ces P.G. courageux qu'étaient les évadés repris, cela a pu arriver. Il y a des c... partout, non?

Ceci dit, je partage entièrement la colère de Jean MIALON quand il évoque les souffrances endurées lors des marches forcées de l'hiver 1944-45. Une terrible épreuve qui, on l'oublie trop, a touché plus de prisonniers de guerre que de déportés... C'est là un phénomène que l'on retrouve lié à d'autres captivités en Europe et en Asie. Leurs victimes font encore crier les pierres des chemins ainsi parcourus...

Entendant dernièrement sur France-Culture une émission en deux temps sur le thème «Etre prisonnier en Allemagne 1940-1945», j'ai été à même de constater les approximations énoncées à l'antenne par les participants, la généralisation des opinions et la méconnaissance de la psychologie des victimes. Au point que le présentateur lui-même reconnaissait «in fine» que l'histoire de la captivité en Allemagne restait à écrire.

Trop longtemps sollicitée ailleurs, Clio n'avait visiblement pas eu le temps de se pencher sur le sujet. L'aura-t-elle d'avantage demain? On peut en douter...

Pierre DURAND.

LECTURE

Louis ALTHUSSER : " Journal de captivité, 1940-1945 ", Stalag XA (Editions Stock/Imec) 1992)

L'ouvrage nous offre le visage inattendu de celui qui dans les années 1950-1970 allait devenir chez nous le théoricien du marxisme et du philosophe engagé, passionnément préoccupé par la modification du concept même de littérature...

Né en 1938, reçu au concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure, mobilisé en 1939 avant d'avoir achevé sa formation d'officier, Louis Althusser, nous dit les présentateurs du Journal, « était solidement à droite, royaliste, catholique intégral ». Le lecteur tant soit peu averti des choses et des gens du milieu politico-intellectuel français d'après-guerre, constatera pourtant que la famille d'esprit catho-progressiste ne lui était pas étrangère... Les carnets et les correspondances des cinq années que ce jeune homme prisonnier passa à Schleswig témoignent en tout état de cause d'un milieu social et d'une éducation qui surprendront bien des familiers de ses positions et de ses œuvres ultérieures.

« Combien de prisonniers se retrouveront dans ce document, qui n'ont jamais fait de philosophie, mais pourront dire : « c'était ça, sans fioriture ni littérature ! », écrivent les présentateurs de l'ouvrage.

A vrai dire, hormis les anciens du XA, ceux du camp en particulier qui, ici ou là, au fil des pages, reconnaîtront des noms, ou des événements directement vécus par eux, les autres, que la littérature et la philosophie laissent de marbre, ne « retrouveront » tout au plus que la description réitérée des travaux et des jours d'une vie inoubliée, vécue par des centaines de milliers d'hommes en ce temps-là.

Infirmier, interprète de l'Homme de Confiance, conférencier, rédacteur responsable du journal du camp — « 10 décembre 1942 : vie monotone ici, vais m'occuper du journal du camp, un peu de distraction en perspective » —, animateur sportif, lui-même joueur passionné, Althusser parle très peu de toutes ces activités typiquement en situation. Par contre, il est

prolixe et fort disert sur ses nombreuses lectures. Les bruits « du dehors », la guerre qui se poursuit, les événements qui se succèdent sur la scène du monde, leurs répercussions sur la captivité elle-même sont quasi-absents de ces pages au caractère intimiste. L'auteur s'y révèle surtout préoccupé de lui-même, de son développement intellectuel et spirituel. Ses observations, ses réflexions et ses jugements, son style annoncent le philosophe et l'écrivain engagé qu'il sera plus tard. Ici et là le moraliste se révèle, lucide, sans illusion : « Quand les gens sauront qu'il n'y a pas dans le monde d'erreur à abattre, comme on fait d'un arbre qui barre la vue, mais des hommes qui se trompent, cela fera un sérieux pas en avant ! On hésite à affronter l'homme : il vous révélerait vous-même ! On préfère tout cela, tout mensonge à cette affreuse vérité ; on affronte l'idée qu'on se fait de lui » (...)

Telles qu'elles nous sont présentées ici, ces pages toutes de rigueur et de droiture suscitent l'intérêt, moins par ce qu'elles disent de l'expérience de la captivité, pour qui ne l'a pas connue, que pour la leçon qu'en retire un jeune intellectuel en formation, dont la guerre a soudainement brisé l'élan. De larges plages de temps restent vierges de toute note : elles correspondent en général à des phases de dépression... signes avant-coureurs de la folie qui frappera Althusser au soir de sa vie. La Correspondance avec ses amis, sa sœur bien-aimée, ses parents, retirés longtemps au Maroc, nous montre un être tout de sensibilité et de fragilité, attentionné et angoissé : « Je ferme les yeux. Le monde n'est plus pour moi qu'un homme et une femme qui vieillissent, et pensent à leur fils. Vous qui me donnez votre affection profonde. Et quelques autres visages que l'ombre absorbe. Mais très loin, cet homme et cette femme, qui sont mon père et ma mère, et dans le silence de leur âge, m'attendent parce que je tarde... » (Billet du 23 avril 1944).

J. Terraubella.

Le coin du souzize

par Robert VERBA



Permettez-moi de vous raconter une petite anecdote qui s'est passée pendant mes vacances à Arcachon.

Mon épouse Michèle, comme tous les ans, invite à dîner ses cousins qui demeurent à Bordeaux. La famille GAUDANA se compose de six personnes : les parents, leur fils accompagné de son épouse et leurs deux garçons qui ont 16 et 18 ans.

Michèle, comme à son habitude, prépara un plantureux repas composé de fruits de mer, paupiettes de sardines, poitrine de veau farcie aux noix, etc.

A 18 heures, un coup de téléphone nous apprend que Philippe, le petit-fils, vient d'avoir un accident de vélo qui, sans être grave, les empêche de venir ce soir-là. Vous parlez d'une tuile !

Le lendemain matin, nous avons essayé de contacter plusieurs de nos connaissances pour les inviter à déjeuner, malheureusement aucune n'était disponible sauf Mme Godia, une voisine que nous fréquentons depuis longtemps.

Le repas se passa très bien, mais beaucoup trop abondant. Michèle se préparait à jeter les restes à la poubelle quand Mme Godia s'exclama :

— Vous n'allez quand même pas jeter tout ça ! Si cela ne vous ennuie pas, donnez-le moi, ça fera vraiment plaisir à Brutus, mon chien.

Ce que nous fîmes.

Une semaine plus tard, Albert, notre voisin et ami, vint prendre l'apéritif en passant devant chez nous. Je ne lui trouvai pas bonne mine et le lui dit.

— C'est vrai, me répondit-il, je ne me sens pas très bien depuis hier. J'étais pourtant en pleine forme quand j'ai dîné chez Mme Godia qui a eu la gentillesse de m'inviter.

— Mme Godia ? Elle a dîné chez nous il y a 8 jours. Elle s'est régalée avec des paupiettes de sardines, poitrine de veau farcie aux noix... Il y en avait tellement qu'elle a emmené les restes pour son chien Brutus. Tu parles, cette bouffe ne se conserve pas plus de 24 heures.

Albert blêmit, laissa tomber son verre et s'enfuit en aboyant !...

URLAUD AUF SCHWARZWALD (Vacances en Forêt Noire)

Quinze jours dans le sud de la Forêt Noire à Grafenhausen dans la maison de « Schlüchtmühle » réservée aux anciens combattants prisonniers allemands.

Madame et moi nous y étions invités par nos camarades de jumelage d'Orléans-Munster en Westphalie.

Nous y avons déjà passé un séjour en hiver il y a quelques années. Quelle différence de vue.

Du blanc cru des neiges de l'hiver au vert vif de l'été, le décor est tout autre.

Cette maison de trois étages qui peut loger 65 pensionnaires est située dans une vallée au milieu des pins et des sapins.

Un ruisseau qui coule au creux de cette vallée, alimentait autrefois les roues des moulins.

L'hiver avec la fonte des neiges, il se transforme en petit torrent.

En ce mois d'août, la deuxième coupe des foins exhale un parfum d'herbes sauvages, où domine l'odeur du thym et de la menthe.

Nous sommes à 800 mètres d'altitude, après être montés à plus de 1500 mètres, et redescendus sur le lac de Schluchsee, en direction de la Suisse Allemande. Nous sommes à 120 km de Colmar, 80 km de Freiburg.

Cette maison reconstruite à l'emplacement d'un moulin en 1952 a été édifiée comme les trois autres maisons de P.G. avec l'aide des fonds recueillis par la Confédération Internationale des Anciens Combattants Prisonniers et des associations de P.G. allemands.



Le confort de cette maison est de la classe d'un hôtel deux étoiles français, la restauration par contre est typiquement du goût allemand.

L'état allemand maintenant accordé des subventions pour l'entretien et le fonctionnement de ces centres de repos, il ne prélève aucune taxe hôtelière contrairement aux autres commerces.

De ce fait, chaque pensionnaire ne paye que 52 DM par jour, boissons en sus.

La bière d'excellente qualité est fabriquée dans un village voisin, par une brasserie d'état.

Cette brasserie porte le nom du village, « Rothaus », elle dessert tout le « Land » ou district.

Pour nous, elle nous était vendue 2 DM les 25 cl, ce qui représente au cours actuel du change, 7 francs français, un peu moins cher pour nous qu'en France.

Ces maisons sont gérées par la direction de l'Association P.G. allemande située à Bonn 2 Konstantine Strasse 17 (La V.D.H.)

C'est un ancien P.G., Herr Werner Kissling qui malgré ses 77 ans, gère depuis 1948 le fonctionnement de cette unique association.

Tous les services qui concernent la vie des prisonniers sont centralisés à cette adresse, deux bâtiments avec 11 lignes de téléphone, une pour chaque service plus un fax désertent cet organisme.

« Der Heimkehrer » le journal mensuel P.G. est imprimé dans ce bloc du quartier appelé « Godesberg », il est adressé à chaque abonné pour la somme annuelle de 40 DM.

Le P.G. allemand ne touche aucune retraite au titre d'ancien combattant. Seules des détaxes et quelques subventions sont dispensées par l'Etat pour le fonctionnement de cette unique association.

Les blessés de guerre, eux, sont régis par un autre organisme.

Au début, les P.G. avaient la gratuité totale pour des cures nécessaires à leur état de santé, soins et hébergement. Depuis quelque temps, l'hébergement n'est plus gratuit chaque curiste doit le payer.

Sur les quatre maisons de repos qui avaient été installées depuis la dernière guerre, deux seules subsistent. Celle de Grafenhausen en Forêt Noire et celle de Marienheide située à 50 km de Cologne (Koln en allemand).

Elle est également située dans un massif forestier, près d'un lac de moyenne grandeur. Il y a autour de ce lac de nombreux terrains de camping, et l'hiver, il y a de nombreux patineurs. Dans cette maison, il n'y a pas d'étage, tout est de plain-pied.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile

Demandez prix

Près de Francfort il y avait celle de « Volgelsberg » (la montagne aux oiseaux). Elle a été cédée pour un organisme d'utilité sociale.

La quatrième était à « Grundlsee » en Autriche. Elle était située à flanc de coteau, face au lac « Bad Haus see », en plein cœur de la région appelée « région des lacs », à quelques kilomètres de Salzbourg.

Un site merveilleux par son panorama. L'été cette maison était trop petite pour loger tous les demandeurs. Lorsque nous y sommes allés, en 1975 je crois, nous logions comme beaucoup d'autres camarades, chez l'habitant. Dans cette région excessivement touristique, les « Zimmer Frei » (chambre libre) ne manquaient pas. Nous y avons fait des excursions exceptionnelles qui méritent d'être narrées dans un autre récit.

Depuis notre début de jumelage avec Munster, qui date de 1962, nous avons lié de chaudes amitiés, malheureusement, beaucoup de nos camarades du début sont morts. Ceux qui se déplacent encore, souvent avec l'aide d'une canne, ont blanchi.

J'ai tenu à prendre quelques photos de ces vétérans qui ont tous passé une longue captivité en Russie.

En conclusion, si eux et nous avons souffert de cette guerre, en compensation, nous y avons, par le jumelage, rencontré de vrais amis.

R. MONTENOT.
Villiers-sur-Loir, 41100 Vendôme.

RAPPEL

Impôt sur le revenu :

Pour bénéficier de la demi-part supplémentaire prévue par la loi, il faut être âgé de 75 ans dans l'année des revenus déclarés.

Insistez, si besoin est, auprès de l'Administration fiscale, pour faire prendre ce droit en considération.

NOTA

PROCHAINS RENDEZ-VOUS :

Le dimanche 9 janvier 1994,

Déjeuner des Rois, à 12 heures,

« Royal-Trinité », Paris.

L'APOTHÉOSE DES MYOPES (suite III)

L'an 1945, l'auteur demande à reprendre du service. Il retrouve l'outre-Rhin...

A NOUVEAU L'ALLEMAGNE

Ma demande reçut satisfaction en janvier 1946, avec le maintien dans le grade de commandant qui m'avait été donné en extremis par le Gouvernement de Vichy, peu avant l'arrivée de de Gaulle au pouvoir en France.

Mis à la disposition du Commandement des Troupes Françaises d'Occupation je rejoignis la Direction du Service de Santé à Wildbad. Accueil très courtois de tous, comme si l'on avait voulu me faire oublier la mesure inique dont à Briançon j'avais fait l'objet. Et même beaucoup de gentillesse de la part du sous-directeur, le Médecin-Colonel Rey, ancien camarade de la garnison de Metz.

Le directeur, Médecin Général Melnotte, Professeur à la Faculté de Nancy, était un homme intelligent, cultivé et bienveillant. On me proposa une affectation à l'hôpital de campagne 425, à Ravensbourg, jolie petite ville souabe à une dizaine de kilomètres au nord du Lac de Constance. En m'avertissant que le Médecin-Commandant Ferry, médecin-chef, était un homme énergique et très autoritaire, sous les ordres duquel il me serait peut-être difficile de servir.

Mon acceptation fut immédiate et sans réserve, l'expérience m'ayant depuis longtemps appris que c'est le genre d'homme avec lequel je m'entends le mieux et ayant au contraire acquis par l'usage une grande méfiance vis-à-vis des mollassons.

Notre entente devait être si parfaite que lorsqu'il fut muté à l'H. C. 451, à Tubingen, pour y prendre la chefferie du plus bel hôpital de notre zone d'occupation il ne tarda pas à me proposer de l'y rejoindre. J'acceptai volontiers. D'autant que pour un « assistant des hôpitaux », cette affectation était flatteuse. En zone, des agrégés et des chirurgiens des hôpitaux briguaient ce poste tenu jusque-là par un professeur civil.

La succession de celui-ci fut difficile, car s'il paraissait être un bon opérateur de chirurgie viscérale, son expérience de la traumatologie, surtout de guerre, s'était avérée insuffisante. Dans ce service de 200 lits, il y avait de nombreuses ostéosynthèses approximatives et beaucoup de suppurations osseuses. Il fallut résoudre les problèmes thérapeutiques ainsi posés au prix d'un travail intense, commençant tôt le matin et se terminant le plus souvent entre 22 heures et minuit, sans parler des nombreuses urgences de nuit encore plus tardives.

Un avatar à peine croyable avait précipité le départ du professeur, déjà très discuté. Opérant une personnalité de l'entourage du Gouverneur du Wurtemberg, il était parvenu à lui faire une gastrectomie sans anesthésie. Plus exactement, travaillant à l'anesthésie locale, au lieu de novocaïne l'infirmière lui avait par erreur constamment servi une solution de bicarbonate de soude. Je n'aurais pas cru possible un tel exploit si le personnel du bloc opératoire ne m'en avait conté tous les détails. La séance avait atteint la plus haute acuité dramatique. Le patient hurlant de douleur, se tordant comme un ver en criant : « Arrêtez ! » traitait son chirurgien d'assassin. Et celui-ci le traitait en retour de couard et lui affirmant qu'il ne pouvait rien sentir, passait son temps à lui réinjecter en abondance ce qu'il croyait être de la novocaïne.

Plusieurs robustes infirmiers, sous la table et étouffant sous les champs, procuraient un complément indispensable à la contention de l'opéré, pourtant déjà assurée par les excellentes fixations d'une table ultramoderne.

Naturellement, à peine rétabli, le patient indocile avait bondi à Paris et les locaux de la Direction du Service de Santé au Ministère de la Guerre avaient retenti de ses imprécations.

C'est de ce fait que je me suis retrouvé dans la patrie de Uhland. Assez près de la Forêt Noire, il me fut ainsi possible d'échapper une journée à mes obligations professionnelles pour aller revoir Villingen. Ce pèlerinage fut décevant. Désert, le Wald Hotel était en ruines. Et le bon Stabsarzt Wintermantel, m'apprit-on, en prison, privé de ses droits civiques, de tous ses biens et de la possibilité d'exercer désormais sa profession. Ceci à la demande d'éléments marxistes passés par son hôpital.

« La Florelle » était devenue morne et dénuée de ressources alimentaires. Erna n'y était plus. Sa sœur m'apprit que, peu après l'arrivée des Troupes Françaises, un sous-officier, mitraillette au poing était venu l'arracher à son mari et l'avait conservée longtemps. Maintenant, malade, paraît-il, abandonnée par son mari, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Lors de mon séjour en zone on me narra plus d'un fait du même genre. Sans parler des vols à main armée dans les maisons. Jamais je n'ai entendu dire que l'armée allemande d'occupation se soit conduite en France de cette façon. Si parfois elle usa de dures représailles, ce fut à la suite d'attaques par des civils alors que, du fait de l'armistice, nous n'étions plus en guerre. Et il n'est pas une seule armée au monde qui, dans les mêmes circonstances, n'en aurait fait autant, sinon beaucoup plus. Oradour fut une triste chose, mais par combien faudrait-il multiplier Oradour pour avoir l'échelle du Sac du Palatinat par les armées de Louvois, pour ne pas évoquer de faits plus récents. Et, des Oradour, la conquête il y a trois siècles de la Franche-Comté par l'armée française en a connu aussi. Evitons donc de parler de la « barbarie » des autres, qui n'auraient guère de mal à nous retourner le compliment.

Revenu à Tubingen, ayant à donner des soins au Gouverneur du Wurtemberg, je le mis au courant de la façon dont était traité, dans la région dont il était responsable, un médecin qui, dans ses fonctions au Kriegsgefangenen Lazarett de Villingen, avait en toute circonstances fait ce qui lui était possible pour améliorer le sort de nos prisonniers. Alors que son supérieur direct, un Herr Major qui le freinait dans cette activité bienfaisante et plus d'une fois nous manifesta une réelle

malveillance, n'avait nullement été inquiété. Au contraire, il avait trouvé une très belle situation chez nos alliés américains.

Le Gouverneur fit tout ce qui était dans son pouvoir et le Docteur Wintermantel sortit de prison. Mais il y avait, paraît-il, un dossier contre lui à Berlin qui ne permettait pas de faire davantage. Disons dès maintenant que lorsqu'ensuite je fus affecté à Berlin, je pris contact avec les organismes quadripartites concernés et parvins alors à le faire rétablir dans la plénitude de ses droits civiques, professionnels et à lui faire restituer la disposition de ses biens.

Puisque nous en arrivons à évoquer ma mutation à Berlin, il faut redire que le poste de Tubingen, vieille ville avec sa place médiévale, dans une région agréable, était des plus convoités. Le service de chirurgie, bâti pour le grand orthopédiste Kirchner, selon ses indications, était doté, à l'étage le plus haut d'un grand bâtiment tout neuf, d'un bloc opératoire magnifique, avec quatre salles d'opérations ultra modernes, plus une grande salle de chirurgie orthopédique. Ajoutons à ce sujet, que Kirchner, son rêve réalisé, avait déclaré que, tout bien considéré, il préférerait terminer sa carrière dans son vieil hôpital où il avait ses habitudes. Il laissa ainsi le beau service qu'il avait conçu dans les moindres détails, à Ussadel, un Suisse de ses élèves. C'est donc celui-ci qui avait été dépossédé, à son corps défendant, quand à l'arrivée de nos troupes il fallut soigner nos blessés.

J'étais logé dans un petit bâtiment annexe. Ses fenêtres donnaient sur un cimetière où chaque semaine, à jour fixe, on voyait, quand le temps le permettait, arriver une trentaine de messieurs en redingote et haut-de-forme. Il ne s'agissait pas d'un enterrement. Chacun portait un instrument de musique. Lorsqu'ils s'étaient assemblés, ils donnaient à leurs morts un admirable concert de musique classique.

En Allemagne, les cimetières sont des lieux de promenade, très fleuris et impeccablement entretenus, avec, à côté de chaque tombe, un banc, où souvent les femmes viennent tricoter et les hommes lire leur journal, tenant ainsi compagnie à leurs morts.

Dans ce traditionalisme, je voyais un côté attachant de l'âme germanique. Mais pour ce qui était de l'accueil en ce lieu : une inscription à mon sens désagréable : « Heute mir, Morgen dir » (« Aujourd'hui à moi, demain à toi »). Ça, on ne le sait déjà que trop, il n'est pas nécessaire de le rappeler aux aimables visiteurs. Lourdeur bien allemande !

Au cours de mon séjour à Tubingen, pour la première fois, je me suis présenté au concours pour le titre de « Chirurgien des hôpitaux militaires », auquel je ne devais être reçu que plus tard, à Berlin.

ANNONCE

Le mémorial de la Captivité, de Montauville : reproduction sur assiette, gravure fait main.

Motif : trois P. G. sur le chemin de l'exil.

Prix F. 300, emballage et port compris.

Chèque à l'ordre de : Pierre DURAND, 32 bis, rue Fabvier, 54700 Pont-à-Mousson.

N'ayant jamais fait mes trois années normales d'assistant, comme il se doit, dans un grand hôpital d'instruction, Val de Grâce ou Mesgenette à Lyon, je n'avais pu suivre en compagnie des autres assistants et sous la direction de professeurs chevronnés, l'indispensable bachotage. Heureusement, Turpin, on le sait, m'avait fait quelques fois venir à Lyon pour un entraînement aux Thèmes cliniques de médecine opératoire. N'ayant jamais dans le jury qui que ce soit pour me soutenir, car il n'en fit jamais partie, de plus j'étais sensibilisé à l'atmosphère du Val, où, lors de mes études, mon temps s'était passé davantage à me promener à travers Paris et les environs qu'à travailler. Aussi en étais-je sorti au rang d'un mauvais élève, avec une sorte de complexe qui par la suite m'inhibait dès que j'en franchissais la porte. Comme prévu et je ne méritais pas mieux, mon nom ne fut pas prononcé quand, au terme du concours, on énuméra les cinq reçus. J'étais sixième. Sans doute, à la lecture des résultats, avais-je cependant l'air désappointé, car un membre du jury m'interpella devant les examinateurs et les candidats réunis : — « Pourquoi Guinchart faites-vous cette tête ? Vous êtes le grand gagnant, c'est vous que le jury vient de choisir pour être présenté au prochain concours d'agrégation. Vous allez recevoir d'ici peu votre mutation pour venir à Paris comme assistant du Professeur Dubau, qui a mission de vous préparer ». Car, en principe, au Val de Grâce, on ne présente à l'agrégation que sur invitation.

Ma joie fut grande, d'autant plus qu'en chirurgie j'ai toujours eu le goût des études théoriques.

Cependant, comme il ne faut jamais trop tôt vendre la peau de l'ours, je me suis bien gardé, au retour à Tubingen, de faire allusion à mon prochain départ. Un mois passa. Puis Ferry, au retour d'une liaison avec la Direction de Wildbad, me traita de cachottier. Ma mutation venait d'arriver au Ministère.

Deux semaines après, elle n'était pas encore à Tubingen. On m'apprit ensuite qu'elle était annulée et ce qui s'était passé. Un des premiers du concours avait fait intervenir un parlementaire, d'extrême gauche, m'a-

t-on dit. Leit motiv : c'est un scandale qu'on ait choisi un candidat recalé et non un lauréat.

Il eût été de ma part normal de protester puisque, alors que je ne visais pas aussi haut, on m'avait donné une fausse joie. Je devais apprendre plus tard que cette éventualité avait été envisagée, et qu'il m'eût été donné satisfaction. Je serais même resté, paraît-il, le seul candidat officiel.

Foncièrement discipliné, et n'aimant pas quémander, je suivis sans rien dire la voie que le sort semblait me réserver. Elle me conduisit à Berlin et je devais plus tard reconnaître qu'il en fut bien ainsi.

BERLIN

Comme déjà dit et redit, le poste de Tubingen, était convoité. Dès l'automne 1947, on profita de la longue permission annuelle de mon médecin-chef pour me muter à Berlin.

Ayant le sentiment de ne pas avoir démérité dans mes fonctions et malgré ce que je viens de dire de ma désignation de principe, cette deuxième déception en peu de temps provoqua en moi une réaction de révolte. Je sentais qu'une fois de plus j'étais victime d'une intrigue. Aussi, faisant le voyage de la Direction j'en revins avec une ferme promesse d'une réaffectation à Tubingen avant six mois. De fait, avant ce délai, le Médecin-Général, directeur pour les territoires occupés, qui n'était plus Melnotte, depuis un an, lors de sa première inspection à Berlin me demanda avec insistance de reprendre mon poste précédent. Mais entre temps je m'étais plongé dans la vie berlinoise comme dans des délices de Capoue. Le service de chirurgie, y compris les services annexes : obstétrique, O.R.L., ophtalmologie, dont j'avais la responsabilité, ne comportait guère qu'une centaine de lits, dont presque la moitié étaient habituellement vides. Cela me faisait à peu près quatre fois moins de travail qu'à Tubingen, ce qui me laissait, en dehors des urgences, la libre disposition de tous les après-midi. Ainsi, presque chaque jour, il était possible d'aller en passer une grande partie sur les lacs du Seeland pour s'adonner aux plaisirs du yachting, sport très berlinois.

Faisant équipe avec mon médecin-chef, celui-ci tenant la barre et la grande voile et moi à l'avant maniant presquement le foc, cet entraînement intensif ne tarda pas à porter ses fruits. On se mit à gagner des régates, dès notre première participation, à la Grande régates interalliée annuelle sur le lac de Wannsee, organisée par les Anglais. Nous avons entre autres la concurrence non seulement d'officiers français, mais aussi d'officiers de marine anglais tous plus ou moins vexés de se faire battre par des médecins.

Le souvenir de cette épreuve sportive me restera longtemps. Le Wannsee nous était alors inconnu, nous y voguons pour la première fois et il s'agissait d'une course de 24 heures. Partant en début d'après-midi du Club anglais, on terminait la course le lendemain au même lieu et à peu près au même moment. C'est-à-dire qu'il fallait voguer la nuit entière et ceci, cette année-là, dans un brouillard épais supprimant toute visibilité. Comme ce brouillard était prévu, mon expérience des marches de nuit à la bousole lors de mes évasions nous fut d'une grande utilité. Au cours de l'après-midi, alors que la visibilité était encore bonne je pris note par écrit des directions successives suivies et des distances approximatives parcourues dans les diverses orientations. Cela nous permit une marche régulière, sans la moindre erreur de parcours. Lorsque le lendemain en fin de matinée le brouillard se dissipa, on ne voyait personne derrière nous. Par contre, assez

loin devant, il y avait un gros bateau anglais. A son bord, une demi-douzaine d'occupants, qui avaient, on l'apprit ensuite, utilisé des moyens scientifiques perfectionnés de navigation, comme pour les longues traversées en mer. Leur surprise fut grande de se voir suivis, il en résulta sur leur pont et sur leurs mâts une grande agitation et de rapides transformations de la voile. Plus maniable, notre petite embarcation finit par les rattraper puis les devancer. En bons Britanniques, ils furent beaux joueurs et au passage nous crièrent leurs félicitations.

Peu après on devait apprendre que, loin derrière nos deux bateaux, tous les autres avaient commis des erreurs de parcours.

La moitié à peine de la trentaine de voiliers au départ parvint à terminer la course. Ceux qui avaient dû l'interrompre avaient vécu dans la nuit de dangereuses aventures, heureusement sans pertes humaines. Certains avaient chaviré, ayant heurté la rive ou d'autres embarcations. Quelques-uns, s'approchant trop de la résidence du général américain, conservaient dans leurs voiles les traces de tirs de semonce des militaires préposés à la garde. D'autres, égarés très loin, le long du rivage soviétique, y avaient été encore plus dangereusement accueillis par de véritables feux de mousqueterie.

Heureusement, tout le monde termina en bonne santé et de bonne humeur à la réception organisée à l'arrivée, où nous fut remis notre Premier prix, soit une livre sterling symbolique.

La voile, dans l'ancienne capitale du Grand Reich, n'était pas notre seule distraction. Avant de parler des autres, remarquons que le yachting, ailleurs réservé à une classe privilégiée, est de longue date à Berlin un sport très populaire, accessible aux revenus les plus modestes.

Pour nous, Français de toutes conditions sociales, pour nos loisirs, en plus des clubs alliés, qui tous nous étaient ouverts, il y avait les nôtres : « Bir Hakeim » au bord du lac de Tegel, « Bagatelle » à Frohnau et la

(Suite page suivante)

L'APOTEOSE DES MYOPES (suite)

« Maison de France » en plein Kurfürstendamm. Il y avait aussi les boîtes de nuit allemandes de Berlin Ouest, grouillant d'agents secrets d'un peu toutes les nationalités.

La dévaluation de la monnaie dans le secteur oriental nous fut très profitable pour les sorties à Berlin Est. A peu de frais, elle nous donna la possibilité de fréquenter, en secteur soviétique, les boîtes et restaurants de l'« Intourist ». Tout étant chez les Russes centré sur la propagande, c'est-là que nous pouvions déguster les meilleurs caviars arrosés des meilleures vodkas.

Souvent j'eus l'occasion de vérifier que la qualité n'en était pas aussi exceptionnelle chez les militaires soviétiques de haut grade, lors de leurs invitations, à Postdam par exemple, aux autres officiers alliés.

Les agréments de la vie berlinoise n'empêchaient que, pour ce qui me concerne, le principal intérêt de ce séjour dans cette capitale, paraît-il généralement plus appréciée de longue date que Paris par les diplomates étrangers, fut d'ordre scientifique et professionnel. Avec beaucoup de satisfactions je pris contact avec les grands chirurgiens allemands, dans les services desquels me fut constamment réservé un accueil privilégié.

A la vieille université de Tübingen, il y avait, certes, des noms connus sur le plan mondial. Mais mon service très chargé absorbait trop de temps pour me laisser celui d'aller les voir travailler. A Berlin, par contre, les circonstances furent d'autant plus favorables que l'un de mes prédécesseurs, le Médecin-Commandant Ratte, avait, en particulier avec Gohrbandt, professeur de chirurgie de Berlin Ouest, ouvert le chemin à de très cordiales relations.

Gohrbandt, sorte de colosse sympathique, était un opérateur sensationnel. Grand spécialiste de chirurgie digestive, il m'étonnait par la rapidité et la précision de ses opérations sur l'estomac. Ce faisant, il prenait à ma grande surprise, le contre-pied de points de technique considérés en France comme intangibles. Lors de discussions à notre Académie Nationale de chirurgie, à peu près tous étaient d'accord pour affirmer : jamais de ligature du moignon duodénal, jamais d'anastomose pré-colique ! Pour Gohrbandt qui passait à Berlin pour le meilleur spécialiste de cette chirurgie, c'était toujours la ligature du moignon duodénal et toujours l'anastomose pré-colique, avec d'excellents résultats.

Plus d'une fois, au contact de praticiens étrangers, il m'a été donné de vérifier le caractère très discuté de certains de nos dogmes médicaux. Pour n'en citer qu'un autre exemple, je le choisis en obstétrique.

Alors qu'à Tübingen, un après-midi, j'avais dû m'absenter de mon service, on m'apprit au retour qu'un accouchement très difficile était en cours et qu'il avait été jugé prudent de faire appel d'urgence au Professeur d'obstétrique de la Faculté. A peine la porte de la salle de travail était-elle ouverte que, avant même de prononcer les civilités d'usage, je ne pus m'empêcher de crier : — « Arrêtez ! »

L'éminente personnalité allemande, penchée sur le gros abdomen de la parturiente, appuyait très fort avec ses deux mains, au risque, me semblait-il, de faire éclater la mince paroi utérine, avec toutes les conséquences, hémorragiques en particulier, que cela pouvait avoir. Il se redressa, et me dit en riant :

— « Je sais, mon Commandant, que l'on vous interdit en France cette pratique. Mais, si cela peut vous rassurer, je vous affirme qu'il y a plus de trente ans que je fais presque chaque jour cette manœuvre, à laquelle Christeller a donné son nom et qu'aucun utérus jamais n'a éclaté sous mes doigts. Et mon bon vieux Maître qui me l'a enseignée, l'a faite lui aussi tout au long de sa vie professionnelle, sans avoir la moindre occasion de s'en repentir. »

Sa calme assurance m'impressionna. L'ayant prié de me faire la démonstration précise de cette technique, je compris que la force de ses mains était bien répartie sur le globe utérin et agissait sans brutalité. Depuis, je n'ai eu que très rarement à utiliser le forceps, instrument souvent traumatisant, même lorsqu'il est correctement appliqué. A mon retour je n'ai eu qu'à me louer du « Christeller ». Les voyages forment la jeunesse. Ils sont tout aussi utiles aux chirurgiens même déjà chevronnés.

Le Général Carolet, qui succéda au Général Gavernal au commandement du secteur français de Berlin, ne tarda pas à me charger, au titre de la reprise des relations culturelles, de faire venir des conférenciers français, susceptibles d'intéresser les chirurgiens allemands par des techniques où nous étions censés avoir de l'avance sur eux.

Dans les couloirs de l'Académie de chirurgie, quel-qu'un, pour la chirurgie digestive, me conseilla de m'adresser au Professeur Senèque qui semblait alors le grand spécialiste parisien. Je le fis contre mon sentiment, ayant l'impression que, dans ce domaine, les Allemands, comme les Autrichiens, nous devançaient depuis longtemps. Honnêtement, je tins à m'en ouvrir à Senèque lui-même. Il me rassura, affirmant que, par exemple, sa technique personnelle de gastrectomie comportait certains points susceptibles de susciter le vif intérêt des étrangers. Il vint donc, et illustra son exposé par la projection d'un film. Quand ce fut terminé, un Berlinois se leva :

— « Puis-je me permettre de vous demander, M. le Professeur, combien il vous faut de temps pour réaliser cette opération ? »

Avec fierté Senèque répondit que, dans les bons cas, il parvenait à la faire en une heure et quart. L'assistance n'exprima aucun enthousiasme.

En sortant de la salle de conférences archi pleine de la « Maison de France », Senèque me confia :

— « Ils auraient tout de même pu applaudir quand j'ai dit le peu de temps qu'il me faut. »

Je répondis :

— « Je vous avais averti que le sujet me paraissait aventureux. Tout en opérant très bien, ils vont beaucoup plus vite que vous. »

Comme il restait sceptique, je lui dis avoir vu Gohrbandt faire une gastrectomie en moins d'une demi-heure.

— « Impossible, affirma alors Senèque, je connais la question, il ne faut pas me raconter d'histoires ! »

Le surlendemain, à 6 heures, moment où, habituellement, les chirurgiens allemands commencent leur matinée opératoire, Gohrbandt, à qui j'avais fait part du scepticisme de notre éminent visiteur, lui fit la démonstration. Cette fois, remarquablement aidé par ses deux plus habiles assistants, il mit moins de vingt cinq minutes. Incapable de discerner la moindre faille dans cette technique, Senèque en resta pantois.

Un autre grand chirurgien français, Ducuing, que je n'avais pas invité, mais qui, de passage à Berlin, était venu me faire visite dans mon service, eut la même surprise, succédant au même scepticisme, toutefois plus élégamment exprimé. Quand Gohrbandt, ayant terminé, nous emmena bavarder dans son bureau, Ducuing, dont la brillante intelligence me fit impression tout au long de son séjour, exprima son admiration comme suit :

— « M. le Professeur, je vous ai bien observé lors de cette remarquable prouesse. J'aimerais pouvoir faire de même, et, avec beaucoup d'entraînement à cette technique il n'est pas impossible que je puisse y parvenir. Mais je ne veux pas essayer devant mes élèves, je craindrais trop que mes assistants veuillent en faire autant ; alors il pourrait y avoir des catastrophes. Vous faites une magnifique chirurgie, mais je crois qu'elle n'est pas transmissible. »

En quittant l'hôpital, je lui appris que les deux principaux assistants de Gohrbandt dont mon ami devenu depuis le Professeur Kment, étaient capables de faire aussi la même opération en quarante minutes. Il en fut surpris.

Ce ne fut pas à Berlin le seul étonnement de Ducuing, alors professeur à Toulouse, dont l'œuvre a marqué en France une étape de la cancérologie et que j'eus beaucoup de plaisir à accompagner à travers la capitale allemande. Il avait en France, à tort ou à raison, la réputation d'être procommuniste et prosoviétique. De plus on lui prêtait une maîtresse russe. Aussi n'ai-je été nullement surpris quand il me demanda à prendre contact avec Félix, Professeur à Berlin Est et dont la notoriété hors de l'Allemagne venait aussitôt après celle de Sauerbruch.

Félix, descendant de Huguenots français, cependant n'affectant pas de sentiments francophobes, que j'avais déjà rencontré plusieurs fois, connaissait bien Ducuing de nom, étant comme lui un cancérologue de notoriété mondiale.

Il nous fit dans son service l'hommage d'une opération pour cancer avancé du corps thyroïde, avec une admirable sûreté, côtoyant élégamment les dangers que recèle le cou, sectionnant franchement ce qu'en France on dissocie en pareil cas avec crainte et prudence.

L'intervention terminée, Ducuing, et moi-même nous étant retirés avec le Professeur dans son bureau, une femme interprète, qui n'avait pas été demandée, nous y rejoignit aussitôt.

Ducuing était curieux de connaître les conditions de travail de ses homologues à l'Est.

— « Quels moments de votre journée consacrez-vous à votre service d'hôpital ? »

— « Toute ma journée, de six heures du matin à six heures du soir. »

Ducuing fut interloqué

— « Mais alors, quand opérez-vous en clinique vos malades personnels ? »

— « Je n'opère plus en clinique et n'ai plus de clientèle personnelle. »

— « Si je ne suis pas indiscret, combien gagnez-vous ? »

Félix, je crois me souvenir, parla de mille marks par mois, ce qui à l'Est correspondait alors au salaire d'un bon ouvrier.

Ducuing parut tomber des nues. Après être sorti de l'hôpital, il me demanda :

— « Pourquoi Félix a-t-il besoin de cet interprète qui n'entend rien à nos termes techniques, alors que lui parle parfaitement notre langue ? »

— « N'avez-vous pas compris, M. le Professeur, qu'ici, pas plus le Grand Félix qu'un autre n'a le droit de converser avec des occidentaux hors de la présence d'un interprète, qui est toujours un agent de la N.K.V.D. ? »

J'ajoutai qu'à la prison de Spandau, où pourtant j'allais plusieurs fois par mois, on ne rencontre jamais un Russe seul. Il y en a toujours au moins deux, sinon trois, chacun étant responsable de la surveillance de l'autre, ou des deux autres.

Il est évident que si l'on veut bâtir une société sans morale et sans religion, il ne reste d'autres moyens que la délation et la peur.

Ducuing ne fit pas de commentaires. Mais il se pourrait que, ce jour-là, ses convictions marxistes aient été quelque peu émoussées. Combien de notables français, considérant de bon ton, ou par peur d'opportunisme, d'afficher des convictions qu'ils se figurent être « avancées », font, par manque d'information, la même stupide et dangereuse erreur que lui.

L'on ne saurait évoquer les grands chirurgiens allemands de cette époque sans parler de Sauerbruch. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois chez un de mes amis, qui, pour me faire plaisir, nous avait invité ensemble. Sauerbruch avait demandé à se faire accompagner de son vieil ami Nadolny, ex-ambassadeur d'Allemagne à Moscou. Ce dernier me parla longuement des Russes.

— « Avec eux, croyez-en mon expérience, car cela est capital, quand on discute ou négocie, il faut être très souple sur la forme et très ferme sur le fond. »

J'eus avantage par la suite à mettre en pratique son conseil. Déjà octogénaire, il avait conservé un esprit d'une grande finesse, et une mémoire sans faille.

Quant à Sauerbruch, dont le nom dominait avec celui de Leriche avant guerre la chirurgie mondiale, il conquit d'emblée mon admiration par sa franchise, sa modestie et sa naturelle bonté. La comparaison que j'en fis avec quelques-uns de ces pontifes français de notre profession, qui s'appliquent à écraser de leur supériorité souvent illusoire leurs interlocuteurs, ne fut certes pas à l'avantage de ces grands « Patrons ». Cet illustre pionnier de la chirurgie thoracique évoque en moi Leriche. Les très grands hommes sont des gens simples et bienveillants. La manière orgueilleuse et cassante est le signe des médiocres.

Sauerbruch et Leriche se connaissaient d'ailleurs bien, et s'estimaient mutuellement. Avant de quitter son poste de Professeur à la Faculté de Berlin Est, Sauerbruch fit sur les conceptions de Leriche une leçon solennelle, à laquelle il m'invita. Et il me dit alors que ce lui serait une très grande joie si Leriche acceptait de venir à Berlin faire une conférence. A ma lettre d'invitation Leriche répondit qu'il en retenait l'idée pour la suite mais qu'en raison du contexte politique existant encore en France, une acceptation dès maintenant serait prématurée. Il était bien placé pour le savoir, ayant eu à pâtir, personnellement comme tant de nos élites nationales, des mornes joies de la « Libération ».

Ce projet ne se réalisa pas, bien que Leriche ait conservé, m'a-t-il écrit, d'un séjour à Berlin au début de sa vie de chirurgien, un souvenir qui l'avait marqué : certains grands professeurs Berlinoises ayant exercé sur lui une véritable fascination.

Sauerbruch par la suite m'invita à dîner chez lui en tête à tête à plusieurs reprises. Il me dit combien lui avait été pénible, à lui qui, constamment avait fait passer la science avant toute autre considération, de s'être vu obligé de faire une demande de « dénazification ». Il me confia aussi qu'il avait été peiné des paroles anti-allemandes prononcées au début de la guerre à l'Académie française de chirurgie, alors que lui n'aurait rien toléré de semblable dans les sociétés allemandes auxquelles il appartenait.

Nous parlâmes surtout longuement de ses rencontres avec Hitler. La première, peu après la guerre de 14-18, alors que Sauerbruch professait à Munich. Un soir où il rentrait tard, il buta sur un corps allongé sur une des marches de sa clinique. Ayant secoué le misérable à moitié endormi, celui-ci lui dit qu'il était sans logis et qu'il avait faim. Sauerbruch le fit restaurer, puis loger dans une souppente de l'établissement. Au bout de quelques jours, le clochard se présenta pour prendre congé :

« Je m'appelle Hitler, tu entendras parler de moi. »

Il partit ensuite, sans le moindre remerciement. Puis longtemps après, Sauerbruch reçut une invitation à se rendre à un meeting où Hitler, dont le nom était presque inconnu, allait prendre la parole. Il n'y avait que quelques centaines d'auditeurs. Au début le discours parut terne et de peu d'intérêt. Mais peu à peu l'orateur s'anima, la foule se mit à vibrer avec lui. A la fin ce fut du délire, comme si la parole de Hitler exerçait sur son auditoire une véritable magie.

La dernière rencontre des deux hommes eut lieu à la Chancellerie, en 1944. Le complot venait d'être découvert et le Général Beck, très lié avec Sauerbruch, était déjà exécuté. Sauerbruch était trop intelligent pour ne pas comprendre que le « Führer » conduisait son pays à la catastrophe ; aussi était-il favorable à son élimination avant qu'il ne soit trop tard. Il me montra d'ailleurs une grande photographie très amicalement dédicacée de Beck, qui figurait en bonne place sur son bureau.

Aussi, le jour où il fut mandé à la Chancellerie, s'attendait-il au pire. Longtemps on le laissa stationner seul, debout, au fond d'une vaste salle. Puis, par une porte de l'autre extrémité de la pièce, Hitler entra, accompagné de deux « Blut Hunde », qui se précipitèrent aussitôt en direction de Sauerbruch. Celui-ci avait heureusement, me dit-il, le don de calmer de tels animaux. Sans manifester de crainte, il leur parla doucement. Ils finirent par se coucher à ses pieds. Hitler alors s'approcha et dit :

— « Je sais que, toi aussi, tu m'as trahi. Cela m'aurait fait plaisir de voir ces chiens te dévorer sous mes yeux. Mais puisqu'ils t'ont épargné et que je me souviens qu'un jour tu m'as traité avec bonté, je te fais grâce. Mais je ne veux plus te voir, jamais ! »

Comme cela arrive à tant de grands hommes, Sauerbruch devait mourir dans la misère. Une sclérose cérébrale, dont les accès se manifestaient de façon intermittente, amena son élimination de son service d'hôpital, puis lui ferma peu à peu les portes des cliniques de Berlin Ouest. Il en arriva, tant il était attaché à son métier et se trouvait dans la nécessité de l'exercer pour vivre, à opérer à son domicile, sur la table de sa cuisine. Il devait finir ses jours dans le service d'un de ses anciens assistants : le Professeur Madlener. C'est-à-dire là où s'était terminée sa brillante carrière professionnelle, à l'Hôpital de la Charité.

Dr. Henri GUINCHARD.

Assemblée générale jeudi 24 Mars 1994

Les P. G. de 14-18

(Extrait)

Henri PAIRAULT

CHEZ EUX...

« Je les ai vus — sans doute en rêve — ces captifs, passer le front haut, les regards perdus dans un ciel sans gloire, mais si grands à cette heure déprimante qu'ils dépassaient de la tête leur escorte d'esclaves ».

Capitaine R. Christian-Frogé.
(Les Captifs)

Editions Berger-Levrault, Paris, 1922.

LA PREUVE DE L'EVADÉ

Dans le nombre des récidivistes, Maribas était considéré comme un « as », et c'en était un : il comptait à son actif onze tentatives. Ce n'étaient pas exactement des tentatives, car, à vrai dire, il ne tentait pas un retour. Il sortait des geôles, voilà tout... Peu lui importait l'orientation : il allait droit devant lui, sans autre souci que d'ajouter, chaque nuit, le plus de distance possible à celle qui le séparait du camp.

Il tenait à marcher seul, selon sa fantaisie. A diverses reprises, il avait bien consenti à sortir en compagnie de camarades, mais c'était uniquement pour les faire profiter de son « occasé » ou de sa « combine ». Une fois dehors, il leur souhaitait bonne chance et les quittait, simplement guidé par son instinct et prenant parfois une direction nettement opposée à la frontière.

Cependant, il ne se risquait jamais sans emporter une carte. A ceux qui lui demandaient ironiquement à quoi cela pouvait lui servir, il répondait avec suffisance :

— En v'là une question ! Tu crois pas, face d'âne, que j'vais demander mon chemin aux cognes boches ?... Ça sert à m'répérer quand j'rencontre une ville...

En effet, lorsqu'il apercevait, en pleine nuit, un poteau indicateur, il grimait après et s'efforçait d'épeler l'inscription ; puis, assis sur le côté du chemin, il allumait son briquet, déplaçait sa carte et cherchait le nom comme on lit un livre, de gauche à droite et de haut en bas. Naturellement, il ne le trouvait jamais et s'en voulait d'avoir été assez poire pour s'être laissé fourguer une brème à la noix ».

Un soir qu'il descendait une route rapide et tortueuse, il lut un avis intéressant les automobilistes : « Langsam, 3 kil. », ce qui voulait dire d'aller plus lentement. Il crut tout bonnement qu'il était à 3 kilomètres d'une localité appelée « Langsam » et chercha le mot sur la carte. N'ayant rien trouvé, il prit le parti de laisser la route et d'avancer à travers champs pour tourner la ville dont le « blase avait rien d'franc ».

L'officier de police l'avait assez souvent questionné pour le connaître. Aussi, chaque fois que le Franzose revenait encadré de deux soldats en armes, il ne s'attardait plus à lui demander quelles étaient les raisons de sa fuite ou quel itinéraire il avait suivi. Il insistait seulement, et toujours en vain, pour savoir comment le gredin avait une fois de plus franchi la ligne de garde. Maribas, après une réponse absurde, ne desserrait plus les lèvres et finissait par décourager son juge.

Or, à la onzième affaire, ce dernier voulut connaître absolument le moyen que le prisonnier s'obstinait à ne pas avouer, et il le fit attacher à un poteau du bureau de police en menaçant de lui refuser toute nourriture avant qu'il se fût décidé à parler. L'évadé, après une demi-journée d'attente, et sentant venir l'heure de la soupe, consentit à satisfaire la curiosité du lieutenant boche et déclara :

— Eh ben ! j'ai sorti par la porte...

L'officier en fut un peu surpris.

— Comment ! mais... à la porte, il y a une sentinelle...

— Ça, c'est sûr.

— Et la sentinelle ne vous a rien dit ?

Maribas prit un air naïf :

— Pourquoi qu'alle me dirait quéqu'chose ?

— Oh ! mon loustic, fit l'Allemand, vous nous dites un gros mensonge... Et puis, à la limite des baraquements extérieurs, il y a une deuxième sentinelle qui vous aurait sûrement arrêté.

— Ben, celle-là, protesta le « loustic », j'crois pas qu'ça soye son service, à preuve que j'lui ai fait bonjour de la main et qu'alle m'a à peine regardé.

Le lieutenant, cette fois, parut démonté :

— Ça, c'est un peu fort... Mais, pourriez-vous sortir encore de la même façon... devant moi ?...

— Parbleu ! y a pas d'doute !

Une telle assurance chavira l'esprit du Boche, qui voulut avoir une preuve immédiate et prévenir ainsi de nouvelles fuites.

— C'est bon, mon lascar. Le Feldwebel et moi, nous vous suivrons à vingt mètres... Allez, faites-nous voir comment il est facile de sortir par la porte...

Au fond, Maribas n'était pas tranquille et s'attendait à ce que le premier poste l'arrêtât. Néanmoins, il voulut faire preuve de bonne volonté et, surtout, de bonne foi : il sortit quelques papiers de sa poche pour se donner un air d'importance et s'avança vers la porte.

Au moment de passer, il se retourna, ses papiers à la main, vers les deux Allemands qui suivaient à quelques mètres, et cela décontenança la sentinelle qui, le croyant chargé d'un service extérieur et accompagné, rectifia simplement la position pour saluer les deux chefs. Ceux-ci, en passant la porte à leur tour, ne voulurent encore rien dire au soldat de garde, mais ils le regardèrent de taille aimable façon que le pauvre Boche crut devoir se redresser et se redresser davantage.

Restait la deuxième sentinelle. Celle-ci avait l'ordre d'arrêter tout le monde et comptait même au passage les corvées accompagnées. Maribas, arrivé devant elle, lui fit un petit signe avec ses papiers et se retourna de nouveau vers les deux gradés auxquels il se permit de sourire. Le soldat, embarrassé, regarda tour à tour ses chefs et le prisonnier, mais laissa celui-ci le dépasser de quelques pas.

Alors, le Français, prévoyant que l'ordre allait lui être donné de s'arrêter, fit soudain demi-tour et s'écria : — Eh ben ! ça y est !... j'suis dehors !... Pas pus difficile que ça...

...Ah ! pauvres sentinelles ! comme elles surent passivement accepter, à l'allemande, l'une après l'autre, les injures, les postillons et les gifles de leurs supérieurs, en attendant le conseil de guerre !

Et comme Maribas fut heureux d'avoir fourni sa preuve !

DEVANT LE DIABLE

Dans le bureau de la 7^e compagnie de prisonniers, sur une étagère haut placée, le capitaine boche avait eu l'idée merveilleuse de faire poser un buste de diable.

Ce diable, au surplus, était Allemand : il avait les cornes noires, les yeux blancs et la face rouge. Tant de bons Russes s'étaient succédé devant lui, au garde-à-vous sur un tabouret pendant plusieurs heures, qu'il suffisait aux Boches de leur en parler pour qu'ils fussent immédiatement prêts à exécuter les pires corvées. La menace revenait à tout propos :

— Willst du den Teufel sehen ?...

Et les Russes avaient peur du diable !

Mais les Français, eux, en faisaient fi, et leurs gardiens teutons n'avaient encore jamais eu la pensée de leur imposer une telle contemplation.

Hélas ! tout arrive... et le premier de nos compatriotes qui eut à soutenir le regard satanique était vraiment le meilleur choix qu'on pût faire en la circonstance.

Celui-là, le matricule 23627, caporal, était acteur de profession. Maintes fois, alors que les cœurs et les cerveaux étaient en proie au découragement, au désespoir même, il avait su mettre dans l'air morne quelques notes de bonne gaieté et chasser momentanément le cafard. Il était aimé : on se sentait plus fort auprès de ce camarade qui, souffrant comme tout le monde, avait le courage de se raidir et d'affecter la bonne humeur. Il avait, de plus, dans ses rapports avec nos geôliers, le geste si théâtral et la figure si drôlement naïve que les plus soucieux d'entre nous en étaient souvent obligés de rire aux larmes. Au reste, les Boches — et même nos alliés — ne le comprenant pas ou le comprenant mal, le croyaient un peu fou.

Or, ce matin-là, notre homme était fatigué d'avoir repassé, la veille, jusqu'à une heure avancée de la nuit, quelque rôle de son répertoire. Dès la fin de l'appel, il s'était de nouveau recroquevillé sur sa paille et, complètement caché par une couverture rapiécée et multicolore, il avait renoué le fil de ses rêves.

Malheureusement, l'autorité crut devoir utiliser les restants pour une corvée extraordinaire, et un Gefreite, l'air féroce, encadré de trois soldats armés, hurla le rassemblement dans la baraque.

Les cinquante ou soixante poilus étant tassés sur plusieurs lignes, le Boche promena son regard aux quatre coins de la chambre pour s'assurer que nul ne restait : l'immense abri paraissait vide. Trois tables mal alignées, des tabourets debouts ou renversés, quelques paillasses encore allongées accusaient la présence récente des prisonniers, mais aucun être vivant n'était visible.

Soudain, le Gefreite parut arrêter toute son attention sur un angle du local. Une couverture, en effet, là-bas, remuait... Malheur ! c'était notre ami qui, dans un rêve, devait répéter son rôle et gesticulait.

Le Boche, furieux, les poings crispés, s'avança vers la paille hantée :

— Wer ist da ?...

Comme la couverture ne bougeait plus, il donna un coup de botte en plein milieu et beugla :

— Aufstehen !

Le 23627, alors, rejeta sa couverture et regarda longuement son interlocuteur. Puis, après s'être mis debout, en chemise, il se frotta les yeux et, d'une voix forte, devant l'Allemand ébahi, effrayé, il déclama :

— Allez, vous devriez mourir de pure honte.

Une telle action ne saurait s'excuser.

Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.

Je vous vois accabler un homme de caresses

Et témoigner...

— Was ?...

— ...pour lui les dernières tendresses ;

De protestations, d'offres et de serments

Vous chargez la fureur de vos embrassements...

— Was ist... ?

— Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,

De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme...

...Le Gefreite, absolument épouvanté, s'élança vers le bureau où le capitaine, assis, était plongé dans ses comptes. Il le mit rapidement au courant de la scène et ajouta que le Français, en définitive, l'avait insulté.

L'officier, ennuyé d'interrompre ses écritures, vint d'un air las de son bureau dans la baraque, où il trouva le Français parfaitement calme et passant la deuxième jambe de son caleçon.

— Fous afez insulté le...

— Moi ?... Pas du tout !...

— Fous resderez teux heures tafant le diable !

— Ah !... diable !...

Un instant plus tard, notre camarade, immobile sur son tabouret, fixait le pauvre Méphisto comme s'il eût cherché à l'hypnotiser. Tandis que les soldats relevaient nos numéros, nous pouvions voir son attitude,

et l'envie de rire nous étouffait.

Mais, tout à coup, lassé de cette punition puérite et préférant tout risquer, il se mit à déclamer devant le buste de Satan comme il l'avait fait devant le Gefreite, et sa voix eût rempli quatre salles de théâtre :

— Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,

De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme...

Après l'avoir considéré quelques secondes, le capitaine, agacé, revint dans la baraque et cria au Gefreite :

— Vous m'embêtez avec votre fou ! Envoyez-le en corvée avec les autres et laissez-moi tranquille !

Ce jour-là, l'acteur avait été plus que jamais dans son rôle, — et nul Français ne fut plus condamné à contempler le diable.

SOIR

« Comme tous les gens qui vieillissent, je relis de l'histoire. Je m'explique ce point commun. Les vieillards savent que la fin — leur fin — va venir. Il y a devant eux comme un mur au-delà duquel ils savent qu'ils ne pourront aller. Ce qui se passe derrière le mur ne les intéresse plus. Quand on est jeune on ne voit pas le mur. L'espace est largement ouvert, et l'on croit que l'on prendra sans limites sa part de ce qui se passera dans cet espace. Par contre la vie a révélé au vieillard tout ce que le monde a contenu dans le passé et contient encore de choses magnifiques qu'on ne soupçonnait pas quand on était jeune : paysages, villes, monuments, livres, œuvres d'art, vies d'hommes brillants ou nobles. Goethe, dans ses Conversations avec Eckermann, dit quelque part : « Si j'avais su quand j'étais jeune tous les chefs-d'œuvre qui ont été écrits avant moi, j'aurais renoncé à écrire » (magnifique modestie d'un des plus grands écrivains du monde). Nous aussi nous ignorons à vingt ans les magnificences déjà réalisées dans le monde avant nous. Au fur et à mesure que l'on vieillit et qu'on se rapproche du mur final, un désir croissant nous saisit de connaître au moins tout ce qu'il nous est encore possible de connaître de ce qui existe de beau, de noble et de grand, et que notre courte vie ne nous a pas permis de voir, d'admirer et de toucher. On voudrait, avant d'arriver au mur fatal, se remplir les yeux, le cœur et l'esprit de toutes ces créations admirables, et l'on est pris d'une soif de connaître tout ce qui est encore à notre portée de ces choses que l'activité de notre propre vie nous a condamnés à ignorer. On voudrait se retourner, ne marcher vers le mur qu'à reculons, et rejoindre par les yeux, par la lecture, par l'imagination tout ce passé de l'humanité dont nous n'avons pu connaître que des parcelles. Voilà pourquoi le vieillard fait aux autres l'impression de vivre dans le passé. En réalité il essaye avant de disparaître de prendre encore une fois, et à sa manière, « possession du monde ».

(21 novembre 1943)

in « Une saison gâtée »

(Lien n° 410, p. 6)

par Ch. RIST, Edit. Fayard.

Le jeudi 24 mars 1994,

ASSEMBLÉE ANNUELLE,

« La Chesnaie-du-Roy », Vincennes

ECRITS D'HIER

Dimanche 13 septembre 1942.

On me dit de temps en temps que l'énergumène Hitler est un grand homme. Je le conteste. Les deux plus grands hommes politiques du XIX^e siècle sont Napoléon et Bismarck. Qu'on relise leurs discours, leurs lettres, leurs Mémoires. Il y a chez eux d'abord un sens aigu de la réalité humaine, — non pas de la bassesse et de la vilénie humaines (quoique Napoléon surtout n'ait qu'une très basse opinion des hommes) mais de l'être humain, identique dans ses réactions journalières et simples et dans son rôle officiel ; dans son caractère paysan ou bourgeois même sous son uniforme de général ou de premier ministre. Il y a du Balzac dans leur perspicacité. Chez l'autre il y a du Méphistophélès. Ensuite il y a chez eux le sentiment permanent de la continuité historique qu'ils représentent. Ils se volent l'un et l'autre dans la lignée des Alexandre, des César, des Charlemagne ou des Frédéric. Ils appartiennent à une famille de grands hommes. Ils se sentent portés par un souffle historique, et cela donne à leurs paroles une grandeur non cherchée, mais toute naturelle venant de ce qu'ils sont de plain-pied avec ce qu'il y a de plus grand dans l'histoire. Chez l'autre il y a seulement son « moi » gonflé de ressentiments et du perpétuel étonnement d'être arrivé si haut étant parti de si bas. Ses discours sont le dégonflement d'une poche de fiel, et le contentement d'être assez fort pour écraser les plus nobles. Aucune vision de l'avenir, rien de l'idéologie universelle d'un Napoléon, ni du sentiment bismarckien de ce qu'il y a de précaire, de constamment menacé dans une grande œuvre politique. Chez l'énergumène un mélange de Wallenstein et de Philippe II, mélange d'aventurier et de médiocre, incapables de dépasser leur propre ambition personnelle — des vues de parvenu et d'homme « arrivé ».

In « Une saison gâtée »

(Lien n° 410, p. 6)

par Ch. RIST, Ed. Fayard.

LES VOLONTAIRES DE 1792

« Les volontaires n'étaient pas tirés au cordeau, aussi astiqués, aussi dressés, aussi habiles à manier le fusil et à marcher au pas que les Prussiens ; ils ne savaient pas non plus se sangler dans leurs tuniques comme eux mais ils étaient dévoués corps et âme à la cause qu'ils servaient. Presque tous ceux que j'ai connus alors savaient pour qui et pourquoi ils se battaient et se déclaraient prêts à sacrifier leur vie pour le bien de leur patrie. Ils ne connaissaient d'autre alternative que la liberté ou la mort ».

R.H.A. n° 2/1989 citant les souvenirs du Prussien Laukhard publiés en 1915.

« TOURLOUSINES !... »

(Ceux de 1939 - 1940) Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE XI

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Les Corps Francs !... En a-t-on entendu dire des choses sur ces unités... Quelquefois, en bien... Le plus souvent, en mal. En vérité, il s'agissait tout simplement d'hommes qui essayaient de fuir un destin morose.

Notre héros n'échappe pas à la règle.

Et... c'est le départ!.. En ordre espacé.. Comme on leur a appris.. De chaque côté de la route.. Antoine porte un F.M. de protection.. Armé.. Prêt à tirer.. Il n'est pas peu fier.

Tous les soldats cantonnés à Soufflenheim les regardent partir compassés.. Ils savent que ce sont des Corps Francs.. Dans leur esprit, des sacrifiés.. Des morts vivants.. Ceux qui ne reviendront pas.

La seule erreur du commandement, en l'occurrence, c'est de n'avoir pas pensé que ces hommes sortent des casernes.. Ils n'ont pas été formés pour des marches prolongées.. Piétiner dans la boue.. La neige.. Dès la première halte, ils sont crevés.. Ils repartent néanmoins courageusement, le père Gabriel s'emparant du F.M. qui arrache les épaules de notre poulet de grain.. Ce dernier se dit que chez les franciscains on ne doit pas le ménager pour qu'ils soient aussi costauds.

Les voilà qui arrivent à Koenigsbrück.. Tous les copains de l'ouvrage, prévenus par téléphone, les attendent à la porte de l'enceinte.. Notre luron serre la main de ses amis : Demile, Maillard, Capou, Gobert qui lui demandent où ils vont.. Dans un clignement d'œil orgueilleux, il désigne la ligne d'horizon, là-bas, en direction de la schlesie, et laisse tomber, l'air détacher : — Là-haut !..

Ça fait pompeux.. Héroïque.. Les dernières cartouches.. La charge de Reichshoffen.. La smala d'Ab-El-Kader.. Duguesclin.. Bonaparte à Arcole.. Turenne et sa carcasse.. Bref ! Tout ce qu'il a appris à la laïque est obligatoire.

Tandis qu'ils continuent leur chemin, ils entendent les trouffions dire :

— J'aime mieux pour eux que pour moi..

Mais comme ils pensent exactement le contraire, cela ne les traumatise pas.. Ils s'en tapent, et continuent leur avance..

La neige est gelée.. Cela les oblige à tendre les jarrets en marchant, ce qui leur occasionne des douleurs dans les cuisses.. Ils ont soif et faim tout en se sentant atrocement fatigués.

Voici Niederroeden.. Le camion qui avait pris les valises et les sacs revient à vide.. Il s'arrête à leur hauteur.. Un conciliabule s'engage entre les gradés.. Puis une décision est prise : faire monter dans le véhicule, le troisième groupe, celui d'Antoine, justement.. Les fourbus ne se font pas prier, et les voilà repartis.. Ballotés à travers les collines boisées.. Les monts dégarnis, désertiques.. Les réseaux de rails et de barbelés.. Entre les ridelles, le fait un froid glacial, car il n'y a pas de bâche.. Un flacon de schnaps passe de main en main.. De-ci de-là, sur les poteaux indicateurs, ils découvrent des noms nouveaux pour eux : Lauterbourg.. Wissembourg.. Cela leur apprend qu'ils se trouvent en pleine zone de guerre.. Dans l'avancée du Bien Wald.

Enfin ! Ils s'arrêtent dans un village tout en longueur, Niederlauterbach, à quelques centaines de mètres de la rivière frontalière : Lauter.

Le lieutenant, qui était venu avec les bagages, les attend devant la maison qui leur est désignée comme cantonnement.. Avant qu'ils en prennent possession, il leur fait un petit discours à mi-voix :

— Le village où nous nous trouvons est très près des boches.. Vous avez remarqué qu'il est très long.. Chaque jour, les Allemands y viennent pour piller les maisons.. Ils essaient également de faire des prisonniers pour obtenir des renseignements.. Hier, ils ont barboté un homme du 126^e R.I.. Il vous faudra donc faire très attention.. Ne jamais sortir seuls.. Etre toujours armés..

S'il croyait les intimider, il perd son temps ; ça ne les impressionne pas, nos gaillards, au contraire, des sourires courent sur toutes les lèvres.. Le danger !.. Enfin !.. A portée de main, c'est un stimulant qui les rapproche encore davantage.

Ils se donnent des tapes amicales dans le dos en pénétrant dans la maison.. Celle-ci est spacieuse, il y a une belle cuisine, une grande pièce où ils peuvent tous coucher, et même l'électricité.. C'est très propre, la construction est récente, les peintures murales fraîches et joyeuses.

Immédiatement, l'installation s'organise.. Il faut aller chercher des matelas un peu partout.. Des tables.. Des chaises.. Du matériel pour manger.. Se laver.. Se couvrir.. Tout cela se fait en prenant des précautions, toujours protégés par plusieurs hommes en armes, balle dans le canon.. C'est que ça ne rigole plus, ce ne sont plus les nettoyages des abords de Runtzenheim.

Lorsque les deux autres groupes sont à pied d'œuvre, un capitaine du 126^e R.I. vient leur expliquer la situation :

— Nous avons les Allemands à gauche, pas loin.. A droite, tout près.. Et devant nous, à distance égale.. Il n'y a rien pour nous séparer d'eux, en dehors d'un bras de rivière gelé.. Les boches sont gonflés, ils viennent comme les Finlandais, entièrement vêtus de blanc ; si bien qu'il est presque impossible, la nuit, de les distinguer dans la neige.. De plus, ils sont accompagnés de bouledogues très dangereux.

Eh bien ! Ça promet une sacrée partie de plaisir ! La protection du cantonnement s'organise : deux hommes à l'extérieur, en sentinelle double.. Un à l'intérieur, sur le qui vive, prêt à avertir les autres, couchés tout habillés et en armes.. Le troisième groupe inaugure la garde.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle on l'avait fait monter en camion.. Immanquablement Antoine est de la première veillée extérieure, en compagnie d'un petit nordiste trapu du nom de Verbach.. C'est un type carrément fermé à tout.. Pas doué pour la dictée de Mérimée.. Mais manipulant son flingue avec la maestria de Buffalo Bill.. D'instinct il tire.. Le genre de mec à vous descendre, au jugé, la quatrième patte de gauche d'une mouche en piqué sur le crâne d'un chauve.. Quand même, drôlement crispant c'est de se taper deux plombs dans la nuaille, avec un zigzag de ce calibre.

Le lendemain matin, nos bigorneaux constatent que l'intendance n'a pas suivi.. Il n'y a pas de brignolet pour casser la dalle.. Or, dans la vie, faut ce qu'il faut !.. Ils sont d'accord pour prendre le risque de se faire des-souder, mais.. le ventre plein.

C'est alors que Georges Malar, dit Mimile, on se sait pas pourquoi, vient trouver notre champion.. Faut dire que Malar, c'est une vieille connaissance.. Ils sont arrivés ensemble au régiment en septembre 38.. Pupille de la Nation, il est.. Grand, sec, une allure de trappeur ou de boucanier.. Un caractère de cochon, râleur, impulsif, mais un cœur d'or.. Ils sont faits pour s'entendre et n'y manquent pas.. Malar attaque :

— Dis donc, Antioche, toi le roi de la démerde, faut que tu nous sortes de la caillasse où nous ont foutus ces cons de gradés !

Ça lui botte, Antoine, ce genre de connerie.

— D'ac ! Mimile, viens avec moi, on part en reconnaissance !

Flingues en bandoulière, les voilà barrés à la muraude.. Ça les mène auprès des gars du 126^e R.I. qui montent la garde au bord de la Lauter.. Ces derniers ont plusieurs boules d'avance, et leur en refilent une.. Mais ce n'est pas assez pour nos deux dragueurs qui vont trouver ceux du Génie occupant la maison des gardes forestiers.. Ces gars-là sont des malins.. Ils ont entouré leur baraque de ficelles auxquelles ils ont attaché des sonnettes.. Tout ce qu'il y avait dans le village a dû y passer.. Il y en a des grandes, des petits, des dorées, des argentées, des qui servaient pour appeler la bonne, d'autres que l'on utilisait durant la messe.. Des grelots également, de chiens, d'attelages.. Impossible de passer là-dedans, la nuit, sans s'emmêler les fumerons ni jouer les cloches de Corneville.. Quand même, les jours de grand vent, ça doit poser des problèmes..

Nos deux copains atriquent encore deux boules plus un coup de schnaps qui passe comme une rame de métro, toutes les trois minutes.

Lorsqu'ils reviennent au logis, ils trouvent Vraid, un type qui, dans le civil, organise des tournées théâtrales dans lesquelles il est à la fois électricien, metteur en scène, auteur et interprète, en train de se ratatouiller avec Kénor, l'ex ordonnance du Lieutenant Lachère qui s'était porté volontaire en même temps que ce dernier, et le regrette bien maintenant.

C'est que tous ces hommes sont nerveux.. La proximité du danger.. Le manque d'habitude.. L'impression d'être hors du temps et des lois les rendent particulièrement provoquants.. Leur formation a été trop rapide.. On les a plongés dans ce climat surréaliste après des mois de confort précaire.. Ils n'ont pas encore eu le temps de s'adapter.. Il faut avoir eu une jeunesse ballotée comme Malar ou Antoine pour se sentir à l'aise..

Laisant les autres à leurs querelles, nos deux écumeurs repartent à la quête de tout ce qui peut faire défaut.. A l'intérieur des maisons, le spectacle est lamentable.. La plupart des meubles ont été détruits à coups de crosse de fusil.. Les miroirs et les vitres sont brisés.. Les tiroirs sont vidés, leur contenu amoncelé sur le sol au milieu des pièces.. Bien souvent, ils trouvent des lampes allumées, au risque de créer des incendies.. On entend des moteurs qui ronronnent dans la monotonie du silence.. La note à payer va être salée.

Nos deux fouineurs sont écourés de voir ça.. Eux, leur objectif n'est pas le même, ce qu'ils recherchent, c'est de quoi manger : légumes secs, pâtes, café, sucre.. Ils font toutes les cuisines dans ce but.. Mais les vandales sont passé par là aussi.. Seules, on se demande bien pourquoi, les verreries sont restées intactes.. Peut-être parce que c'était trop fragile à emporter ?

Les voici dans l'école communale.. Antoine se remémore ses désirs d'enfant.. Sa plus folle tentation, c'était de pouvoir, un jour, aller farfouiller dans le bureau et l'armoire du maître.. Il s'imaginait qu'il y trouverait de merveilleux trésors.. Une accumulation des choses interdites.. Des objets confisqués.. Les livres comportant les réponses aux problèmes posés.. Les bons points et les mauvaises notes.. Toute la rhétorique de la pédagogie mise à jour..

Or voilà que, soudain, il peut réaliser ces rêves d'antan.. Il parcourt les classes.. Examine les cartes géographiques.. Celles qui sont muettes d'un côté, et les parlantes de l'autre.. Il trouve, dans la fameuse armoire, les cahiers corrigés.. S'installe à la place du pion.. Ouvre le tiroir de celui-ci.. Tiens !.. Les voilà les fameux bibelots fauchés aux gosses : une toupie, un couteau, un soldat de plomb, des billes, une lampe électrique, de la ficelle, des bonbons collés.. Il est là, trônant sur l'estrade, le casque sur la tête, la baïonnette au côté, le fusil chargé à la main, une barbe hirsute sur un visage malpropre, plongé dans les délices de son passé.. Il singe le maître faisant son cours.. Se voit, riquiqui, dans le fond de la classe, en train de faire des grimaces..

— Blavien ! Vous me copierez cent fois « Je n'écoute pas durant la leçon d'histoire ».

— Dis, magne-toi, Antioche, on a autre chose à faire !

Merde ! Il lui a fait éclater ses visions comme des bulles de savon.. Ce n'est pas un poète, Malar..

Les voici qui pénètrent dans la caserne des pompiers.. Cette fois-ci, c'est la grande seringue de Mimile qui se pique au jeu.. Il saute sur une voiture rouge, au volant, et braille :

— Pimpon ! Pimpon !..

Le même lui crie :

— T'as l'air finasse ! Comme pomplard, tu repasseras !

Puis ils rentrent dans la mairie.. La salle de réunion du conseil municipal avec sa grande bibliothèque bourrée de gros livres noirs du Code civil.. On y a même laissé un immense drapeau tricolore.. Celui que l'on devait placer sur le fronton de l'édifice les jours de fêtes officielles.

Malar, penché sur le sol, examine des traces.. Il a des réactions de chasseur, un peu comme Verbach ; et murmure :

— Fais gaffe aux pièges à cons !.. Les schleus sont passés par là.. Tiens ! Bigre ! Les marques de leurs bottes et celles des pattes de leurs clebs.

Ils prennent leur pétoire bien en main, et continuent précautionneusement leur inspection.. Voici l'appartement du maire, chambre à coucher magnifique, salle à manger rutilante, salon cosu, bibliothèque bourrée de bouquins..

— Eh ! Dis, t'as vu le burlingue ?

Un meuble colossal, moderne, bien conçu, avec de multiples tiroirs et le dessus lisse comme une patinoire.. Rien n'a été touché, le presse papier, l'encrier, le sous-main, la lampe, le classeur à lettres, tout est en place.. Dans un coin de la pièce, ils aperçoivent un piano tout neuf.

— Va falloir qu'on prévienne Vraid..

— Eh ! Mate un peu, une salle de bains !

— Une salle de bains ?

Ca, alors, ça les épate.. Ils n'en ont pratiquement jamais vues en dehors des films de Lubitsch, dans les productions américaines, pour un peu ils se foutraient à l'olipic dedans histoire de voir ce que ça donne.. Mais si les fridolins survenaient, ils l'auraient dans l'os.. Ils préfèrent donc rester dégueulasses.

Une chose frappée également nos deux trouffions, ce sont les calendriers muraux.. Tous portent la date fatidique du 16 août 1939.. Le jour du départ de ces pauvres gens.. Chaque fois, comme s'il voulait conjurer le mauvais sort, Antoine en arrache les feuilles pour les mettre à leur date normale.. Il lui semble, ainsi, donner un petit coup de pouce au destin.

Le soir, avec tout ce qu'ils ont récolté au cours de leurs pérégrinations : oignons à moitié vides, haricots ramassés au balai, miettes de condiments, etc.. Nos joyeux parviennent à composer un repas potable.. C'est Marie Girard qui s'en occupe ; un garçon dont on se demande bien ce qu'il fait là, parmi tous ces truands.. Dans le civil, il est annonceur au Petit Journal.. Posé, pondéré, il détonne, mais c'est un brave type, ce doit être la raison pour laquelle ils s'en accommodent volontiers.

Après ce repas pantagruélique, chacun va s'affaler sur les sommiers posés à même le sol.. Ils ressentent la satisfaction d'une réception prestigieuse.

(Exclusivité « Le Lien » VB - X A, B, C.)

(A suivre)

LE P. G. FRANÇAIS EST DEvenu « CITOYEN D'HONNEUR » DE LA VILLE D'OSTERBUNKEN (ALLEMAGNE)

Dans le trimestriel « Liaison P.A.C. » J.H. Tendron de Vannes nous raconte l'histoire d'André Etrillard, Né à La Gacilly (Chef-lieu de canton, bien connu pour ses parfums Rocher et ses maisons fleuries) en 1913, il fut ordonné prêtre, au cours d'une permission, le 23 décembre 1939. Fait prisonnier en juin 1940, il est envoyé au Stalag XIII C. En 1943, il arrive dans la ville d'Osterbunken. Il est pris comme travailleur agricole dans une excellente famille. Lors de l'arrivée des Armées Alliées, il fut (selon les mots d'un long article écrit dans un journal à l'occasion de sa mort) : « L'Ange Sauveur des Osterbunkeris. Par son action personnelle, il préserva la ville et ses habitants de graves dommages. Il évita le pillage, la dévastation par les prisonniers libérés d'un camp de concentration proche d'Osterbunken ».

Revenu au diocèse de Vannes, il s'occupe des prisonniers allemands. Et le 24 août 1959, la ville d'Osterbunken le fit « Citoyen d'Honneur ». Et il resta en Allemagne.

Au mois de septembre 1991, il décédait.. Des journaux, sous gros titres et dans de longs articles, racontaient sa vie. La célébration de ses obsèques fut un véritable triomphe : assistance très nombreuse, avec les autorités, chorale de la ville, orchestre municipal, éloge funèbre.. Le cercueil était porté par les pompiers de la ville..

J.D.C. - 25-09-93.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 490

HORIZONTALEMENT : — I. - Pères Noël. — II. - Ecotée. - Te. — III. - Jour de l'An. — IV. - Onde. - Obi. — V. - Roosevelt. — VI. - Amu. - Ni. — I.I. — VII - Tid. - Ve. - E.V. — VIII. - Isoloir. — IX. - Feuilletts.

VERTICALEMENT : — 1. - Péjoratif. — 2. - Economise. — 3. - Roudoudou. — 4. - Etres. - Li. — 5. - Sed. - Envol. — 6. - Née. - Vieil. — 7. - Loe. - Ré. — 8. - Etablie. — 9. - Lénitives.

N° de commission paritaire 786 D 73
Dépôt légal 3^e trimestre 1993
cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.
Le Gérant: J. LANGEVIN
Imprimerie I.C.B. MARCHAT - 79110 CHEF-BOUTONNE